



ÉLISABETH SETON

Née le 28 août 1774, morte le 4 janvier 1821

d'après un portrait fait à New York, en 1796



MADAME SETON

IL y a déjà quatre-vingts ans que Madame Seton s'est éteinte à Emmethsburg, mais, loin de plonger dans l'ombre, sa mémoire grandit. D'après quelques journaux, les évêques des Etats-Unis songeraient à demander la canonisation de cette illustre convertie. On a même annoncé que le président de l'Université de Niagara était chargé de recueillir les preuves de l'héroïcité de ses vertus.

Quoi qu'il en soit, Elisabeth Seton est l'une des gloires de l'Amérique et son histoire offre un grand intérêt.

Cette femme comblée de tous les dons a éprouvé toutes les vicissitudes humaines; elle a connu les ardentes tendresses, les joies qui transportent et aussi toutes les angoisses, tous les déchirements de la douleur. Encore protestante, elle s'est élevée à une admirable vertu: "Je ne regarde ni en arrière, ni en avant, je regarde en haut," disait-elle dans l'écroulement de son bonheur, l'un des plus complets qu'une créature mortelle ait jamais possédés. Et ces mots la révèlent et la peignent.

Attirée vers le catholicisme, avant d'arriver à la conviction qui oblige, elle passa à travers les ténèbres et les aganies du doute. Tous les liens du sang, de l'intérêt, de l'affection, du souvenir l'attachaient à la religion où elle était née. C'est par de sanglants sacrifices qu'elle parvint à l'entière vérité, à l'éclatante lumière.

Ruinée entièrement, veuve désolée, abandonnée des siens, elle fut l'ouvrière de Dieu dans la grande République. Le catholicisme y était alors en exécution. Mais la Révolution française avait envoyé aux États-Unis des prêtres admirables. Les Cheverus, les Matignon, les Du Bourg, les Bruté de Rémur, etc., firent un immense bien, et Madame Seton a la gloire d'avoir aidé ces proscrits apôtres de sa patrie.

Plusieurs ont écrit sa vie. Il me semble qu'on peut difficilement la lire sans attendrissement, sans profit, sans ressentir, au moins en passant, ce qu'un ancien appelait le *mouvement des ailes de l'âme*.

Mme Seton est-elle aussi connue chez nous qu'elle le devrait être? Je ne le crois pas: et, m'aidant de ses historiens (1), je vais donner aux lecteurs de la REVUE CANADIENNE une biographie de cette femme, l'une des plus accomplies, des plus aimantes et des plus aimées qui aient jamais foulé la terre. Elle a beaucoup écrit; et, autant que possible, je la laisserai parler elle-même.

I

Mme Seton (Elisabeth-Anna Bayley) naquit à New-York, en 1774, de Richard Bayley, cadet d'une noble famille d'Angleterre, et de Catherine Charlton, fille d'un ministre anglican.

Son père devait arriver au plus haut rang dans la profession médicale, mais sa mère mourut fort jeune.

Elisabeth n'avait pas encore trois ans quand elle la perdit et toutes ses affections se reportèrent sur son père. (2)

(1) Dr Charles White : *Life of Mrs Elizabeth-A. Seton*. — *Mme de Barberey* : *Elisabeth Seton, ou les commencements du catholicisme aux États-Unis*.

(2) Le docteur Bayley se remaria; il eut d'autres enfants, mais sa tendresse pour Elisabeth n'en fut pas diminuée.

Richard Bayley avait une rare élévation de caractère. Chirurgien très distingué, savant illustre, il n'en restait pas moins de la race des aimants, des dévoués, et le malheur de sa fille rendit sa sollicitude plus inquiète et plus tendre.

L'enfant avait toutes les grâces, les dons les plus rares, les plus charmants, et sa pensée s'envolait comme naturellement vers l'autre vie.

Elle avait quatre ans quand elle perdit sa petite sœur Catherine, qui n'en avait que deux.

Après l'avoir vu mettre dans son cercueil, ⁽¹⁾ Elisabeth alla s'asseoir sur l'un des degrés du seuil de la maison et y resta longtemps, silencieuse, les yeux fixés au ciel.

“Eh quoi! lui dit quelqu'un, la petite Kitty — que vous aimiez tant — est morte et vous ne pleurez point!

— Non, répondit-elle, parce que Kitty est au ciel. Je voudrais bien pouvoir aussi aller au ciel avec maman.”

Elle aimait passionnément le jeu. Mais un jour, malgré ses supplications, ses petites compagnes s'obstinèrent à détruire un nid d'oiseau. Elisabeth pleura amèrement et son chagrin fut long à se guérir. Depuis, elle aima toujours mieux jouer et se promener seule. A la fin de sa vie, notant *ses chers souvenirs*, Madame Seton écrivait, se reportant à ses jeunes années:

“Mon admiration pour les nuages; mon bonheur à les contempler toujours avec une pensée pour ma mère et pour Kitty, toutes deux au ciel. — Mon bonheur à rester seule assise au bord de la mer, à errer pendant des heures sur la plage, chantant, ramassant des coquillages. La moindre petite feuille, la moindre fleur, un insecte, un animal, l'ombre des nuages, le frémissement du feuillage, tout sujet de pensées vagues, indéfinies, vers Dieu et vers l'autre vie.”

(1) “Chers souvenirs.”

Dès sa petite enfance, on put reconnaître qu'elle avait reçu le don redoutable de la sensibilité extrême. Sa tendresse pour son père touchait à l'adoration. Jamais il ne lui arriva de lui désobéir. Le désir de lui plaire lui donnait le courage de l'effort, de l'application soutenue. Heureux ceux qui commencent la vie avec le sentiment d'une vénération profonde.

II

Le docteur Bayley fit presque seul l'éducation de sa fille. Alors, aux Etats-Unis, les établissements d'éducation étaient loin d'offrir les mêmes avantages qu'aujourd'hui, et d'ailleurs, la guerre civile les avait presque tous fermés.

Cette glorieuse guerre de l'Indépendance dura sept ans; et, pendant ces années d'alarmes et de périls, Richard Bayley, chirurgien de l'armée, trouva moyen de s'occuper assidûment de sa fille.

Elisabeth avait un esprit d'élite; elle acquit vite une instruction remarquable. Son goût pour la lecture devint de bonne heure une passion. A quatorze ans, les beautés de la Bible et des grands poètes anglais la ravissaient. Mais le docteur Bayley savait que la supériorité d'une femme ne lui assure pas le bonheur. Au lieu d'exciter l'ardente intelligence de sa fille, il s'appliqua surtout à bien former son caractère, à fortifier sa volonté. Et si Elisabeth a été l'une des bienfaitrices de la grande et douloureuse famille humaine; si elle a gravi d'un pas si ferme le sentier âpre, escarpé, le sentier des cimes, on peut affirmer que son éducation première y a beaucoup contribué.

L'église anglicane a plus gardé du catholicisme que toutes les autres sectes. Elisabeth en suivait les offices avec bonheur; et on l'eût bien étonnée en lui apprenant que ce qu'elle goûtait surtout dans son culte venait de l'Eglise catholique.

Fort attachée à ses croyances, elle aspirait à vivre comme il convient à une âme immortelle.

Le sentiment filial envers Dieu était singulièrement vif en son cœur; et, à ce sentiment délicieux, tout servait d'aliment.

“Un jour de l'année 1789, — écrivait-elle en 1803, dans son journal, — pendant que mon père était en Angleterre, par une belle matinée de mai, le cœur léger et joyeux, je sautai dans un chariot qui allait au bois chercher des branchages. Joe, qui avait conduit, se mit à couper son bois; et moi, je m'avançai sous les arbres. Je trouvai bientôt un sentier qui menait à une prairie. Là, il y avait un châtaignier entouré de jeunes plants sous lequel je pensai trouver une jolie place pour m'asseoir. C'était en effet un lit charmant: une mousse épaisse et verte, de l'ombre sous un arbre et un chaud soleil. Sur ma tête, la voûte du ciel d'un bleu d'azur; autour de moi, toutes les rumeurs du printemps, tout allégresse et mélodie; et ces douces fleurs, les clochettes des bois, et tous ces bouquets sauvages que j'avais cueillis en chemin. J'étais là, mon cœur d'enfant aussi innocent que jamais cœur d'enfant ait pu l'être, me remplissant d'amour pour Dieu et pour ses œuvres. Même à présent, je crois éprouver les impressions que mon âme d'enfant ressentit alors. Il me vint à la pensée que mon père, qui était si loin à ce moment, ne pouvait prendre soin de moi, mais que Dieu était mon Père, mon Tout. Je priai, je chantai des hymnes, je m'écriai à travers le bois; je riais et me parlais à moi seule, admirant la bonté de Celui qui m'élevait ainsi au-dessus de moi-même et de tout chagrin. Puis je m'assis de nouveau pour goûter cette paix céleste.”

La piété de Mlle Bayley avait ce caractère tendre, joyeux, abandonné, mais la jeune fille n'y laissait rien au caprice. Elle avait compris que la “religion n'est rien si elle n'est pas tout, si elle n'inspire, ne dirige et ne sou-

“tient la vie entière” (1). Tous les jours, elle consacrait un temps considérable à la lecture de l'Écriture sainte; chaque soir, et d'ordinaire par écrit, elle faisait son examen de conscience. Mais son cœur passionnément tendre ne s'accommodait guère de la sécheresse protestante.

L'image de Notre-Seigneur lui inspirait une vénération inexprimable. Contrairement aux usages de ses coreligionnaires, elle aimait à prier, chez elle, devant un crucifix et portait à son cou une petite croix qu'elle ne quittait jamais.

Ce qu'elle lisait dans l'histoire des anciens ordres religieux la ravissait et — preuve que l'imagination ne sert pas qu'au romanesque, comme on le croit trop généralement — elle se plaisait aux descriptions des vieux cloîtres.

L'effervescence de la jeunesse et les premiers rapports avec le monde refroidirent-ils cette ferveur religieuse? On en jugera par ce qu'Elisabeth a écrit sur cette partie de sa vie; et, dans les chimères de la dix-huitième année, on trouvera peut-être comme un pressentiment de sa mission.

“Seize ans. — Contrariétés dans la famille — Folie, chagrin, roman, misérables amitiés. Mais tout devait tourner à bien, et à me faire comprendre, en y réfléchissant, combien il est absurde d'aimer ainsi quelque chose en ce monde.”

“Dix-huit ans. — Beaux rêves d'une maison à la campagne, pour y réunir tous les enfants d'alentour et leur enseigner leurs prières et les tenir bien propres et leur apprendre à être bons. Désirs passionnés qu'il pût y avoir en Amérique des endroits comme dans les romans que je lisais, où l'on pourrait vivre retiré du monde, et prier, et être toujours bon. Pensé très souvent à courir au loin, même au delà des mers, sous un déguisement, travaillant

(1) Mme de Staël.

pour vivre, afin de découvrir de tels endroits, s'il en existait. Mes étonnements de voir les gens attacher tant d'importance à la toilette, au monde. Mille réflexions après m'être trouvée dehors, à la promenade, ou ailleurs, me demandant pourquoi je ne pouvais y dire mes prières, et y avoir d'aussi bonnes pensées que si j'avais été à la maison. Désir de raisonner philosophie et de donner sa place à chaque chose; incapable cependant de faire ni l'un ni l'autre. Préféré rester dans ma chambre à tous les amusements du dehors. Hélas! hélas! hélas! des *larmes de sang*! Mon Dieu! horrible démenti à toutes ces bonnes promesses faites avec la plus téméraire présomption. "Dieu m'avait créée. Je me trouvais très malheureuse. "Dieu était trop bon pour condamner une si pauvre créature faite de poussière et poussée par le chagrin". Tel était mon misérable raisonnement. Laudanum. Actions de grâces, louanges à Dieu, inexprimable joie pour n'avoir pas commis cet acte horrible. Mille promesses d'une éternelle gratitude."

Elisabeth n'a jamais fait d'autre allusion à cette lutte contre le désespoir; et la cause de ses souffrances, à cet âge de la sensibilité extrême, est restée inconnue.

III

Mlle Bayley avait dix-neuf ans quand elle épousa M. William-Magee Seton.

Né comme elle à New-York, William Seton descendait d'une très ancienne et très noble famille écossaise. Son père était directeur de la banque de l'Etat de New-York, et l'un des plus riches armateurs des Etats-Unis.

Suivant la coutume anglaise, M. Seton avait voulu que son fils complétât son éducation par un grand voyage.

Le jeune Américain avait visité l'Ecosse, l'Angleterre, la France, l'Espagne et l'Italie. Pour se rompre aux

affaires du haut commerce, il avait même séjourné trois ans à Livourne chez les Filicchi, banquiers et armateurs correspondants de son père.

C'est à son retour dans sa patrie qu'il épousa Mlle Bayley.

William Seton avait alors vingt-cinq ans; et aux qualités les plus attachantes, à des connaissances étendues, il joignait beaucoup d'agrémens personnels.

Le bonheur, a dit Bossuet, se compose de tant de pièces, qu'il y en a toujours quelqu'une qui manque. Mais, privilège bien rare, rien ne manqua au bonheur de M. et Mme Seton. Leur sympathie était complète, leur tendresse mutuelle, extrême; tout ce que le monde estime, recherche, admire, les jeunes époux le possédaient.

Leur mariage avait en outre comblé les vœux de leurs parents, et rendu encore plus agréables et plus sûrs les rapports qui existaient depuis longtemps entre les deux familles.

C'est donc en toute vérité qu'Elisabeth disait avoir possédé le bonheur le plus parfait qu'on ait jamais eu en ce monde.

Mais dès lors son cœur s'élevait à Dieu pour lui dire de prendre ce qui lui plairait, de prendre tout, s'il lui plaisait, seulement qu'il ne la laissât pas le perdre, *Lui*.

Chose qui fut singulièrement douce à Madame Seton, elle retrouva dans sa nouvelle famille, les exemples de bienfaisance qu'elle avait eus de son père. Malgré le lourd poids des affaires, le chef de la famille Seton trouvait du temps à donner aux pauvres. Il était leur constant recours, leur aide dans toutes leurs difficultés, et l'on avait surnommé sa fille Rebecca — *la sœur de charité protestante*.

L'amitié la plus vive, la plus confiante, la plus délicieuse qui fut jamais, unit bientôt Elisabeth et cette jeune fille.

“Souvent par les temps les plus froids, on voyait dès l'aube du jour, les deux belles-sœurs diriger ensemble leurs pas vers les sombres réduits où elles allaient chercher la souffrance. Lorsqu'elles apparaissaient, empressées, compatissantes, leur présence changeait les larmes en sourires, les gémissements en actions de grâces.” (1)

IV

On devine facilement ce que devait être l'amour maternel dans le cœur d'Elisabeth.

Jamais mère ne fut plus tendre, plus vigilante, plus dévouée; mais ce que Madame Seton voyait surtout dans ses enfants, c'était l'âme et ses destinées magnifiques ou terribles; et la crainte de leur perte éternelle fut toujours son souci dominant, *laissant bien loin toutes les peines et toutes les joies d'une mère.*

En les berçant la nuit, elle récitait le *Te Deum* et les offrait à Dieu. “Annina offerte à Dieu mille fois, dit-elle de sa première née, dans ses *chers souvenirs*, offerte tandis qu'elle était dans son innocence; je craignais tant qu'elle ne vînt à se perdre.”

Tels étaient les sentiments d'Elisabeth encore protestante. Devenue catholique, et voyant les réalités de la foi dans une lumière plus vive encore, elle écrivait (2); “Offerte de toute mon âme ma petite Kate (sa seconde fille qui venait d'avoir sept ans). Est-ce que je pourrais ne pas volontiers consentir à la voir devenir un ange et posséder la certitude que jamais elle ne sera assez malheureuse pour offenser Dieu? Précieuse enfant, le cœur de ta mère, qui t'idolâtre, implore de Lui qu'Il te prenne en ta première fleur, plutôt que de te laisser vivre pour

(1) “Elisabeth Seton,” I, p. 74.

(2) *Journal.*

l'offenser, même une seule fois... Qu'est-ce que la douleur?... qu'est-ce que la mort?... De vains mots seulement à qui est en paix avec Jésus. La douleur! la mort!... leur sens réel, c'est la perte de son cher amour."

V

Mme Seton avait trouvé dans le mariage plus de joie que les plus illusionnés n'en osent espérer. Mais une crainte terrible ne tarda point à troubler son bonheur. Deux ans après son mariage, elle écrivait: "Je m'applique à connaître mon propre cœur; j'essaie de le gouverner par la réflexion; cependant je sens qu'il devient de jour en jour plus sujet à s'attendrir: ce que j'attribue aux inquiétudes que me donne la santé de mon William. Ah! cette santé, c'est d'elle que dépendent toutes mes espérances de bonheur. Par elle, je continuerai de vivre plus heureuse qu'on ne l'a jamais été en ce monde, ou je me verrai plongée dans les derniers abîmes de la douleur. Un principe bien fixe chez moi, comme chrétienne et comme créature raisonnable, est de ne point arrêter ma pensée sur les événements de l'avenir, quand je n'y puis rien. Malgré cela, maintenant, je ne vois jamais le soleil couchant, je ne me promène jamais seule, sans que la mélancolie ne cherche à s'emparer de moi. Je m'y laisserais aller, si je ne me sauvais vite vers mon Anna, mon petit trésor, et si je ne lui faisais appeler: "Papa" et m'embrasser un millier de fois."

D'autres inquiétudes surgirent, car la rupture du traité d'Amiens porta de rudes coups à la fortune de William Seton et, pour comble de malheur, la mort lui enleva inopinément son père.

En tout temps, la mort de M. Seton aurait été pour sa famille un grand malheur — arrivant en ce moment, ce fut la ruine.

Chargé de veiller aux intérêts aussi divers qu'importants de ses douze frères et sœurs, William Seton, à peine âgé de trente ans, se trouva seul à la tête d'immenses affaires.

Les difficultés s'aggravèrent entre les Etats et le continent. Les fonds américains furent saisis, l'embargo mis sur les vaisseaux; les cargaisons furent enlevées par les corsaires et même par les vaisseaux de guerre. Chaque navire qui rentrait dans la baie de New-York apportait à M. Seton de sinistres nouvelles. Mais sa femme était auprès de lui, le soutenant, le reportant vers les hautes pensées. Pour mieux remplir son devoir, elle s'appliqua à l'étude des affaires et adoucit les travaux de son mari en les partageant. Elle consacrait à l'examen de ses combinaisons, de ses calculs, non seulement ses jours, mais souvent ses nuits.

La courageuse femme écrivait à sa belle-sœur Rebecca : "Je voudrais pouvoir vous écrire une longue lettre, sans vous dire un seul mot de nos affaires. Elles sont si tristes qu'on n'y peut penser. Mais cela ne dépend nullement de William. Jamais mortel ne supporta avec autant de fermeté les coups de l'adversité qui vont toujours s'appesantissant."

L'importance des intérêts en jeu n'avait point désuni la famille Seton. "Notre bien-aimé père, écrivait Elisabeth, avait élevé ses enfants dans les sentiments d'une telle harmonie, d'une telle affection, tous y annoncent ou y possèdent de si bonnes et si aimables dispositions, que si William peut seulement arriver à ce qu'il leur reste un peu de bien-être, nous conserverons nos espérances de bonheur."

VI

L'immense fortune était presque anéantie. Madame Seton abandonna sans regret sa somptueuse maison de

New-York et se retira à la campagne. Un dégagement complet des vanités lui permit de rompre sans effort avec ses habitudes de luxe. Elle écrivait à ses intimes :

“ Je regarde comme le plus grand bonheur de cette vie d'être délivrée des obligations, des cérémonies de ce qu'on appelle le monde. Mon monde à moi, c'est ma famille... Je suis mille fois plus calme qu'auparavant. Vienne que pourra! Dieu est là-haut, tout tournera à notre bien... Nous ne devons pas nous attendre à avoir ici-bas ce qui nous plairait davantage. Non, grâce au ciel! car si nous l'avions, avec quelle facilité nous perdriions de vue l'autre vie, seul séjour d'une paix sans fin.”

Et, rappelant le temps où la vie lui avait paru si belle, qu'elle aurait volontiers consenti à y demeurer toujours, Elisabeth ajoutait :

“ Maintenant, après un si court intervalle, tout est changé si complètement pour moi que rien en ce monde — ses joies y fussent-elles toutes réunies à la fois — rien ne me tenterait du désir d'y être autrement que je n'y suis, c'est-à-dire en passant.”

Le soin continu et si tendre qu'Elisabeth prenait de ses petits enfants ne l'empêchait pas de rester son père la plus aimable et la plus aimante des filles. Quand quelque circonstance les séparait, elle lui écrivait sans cesse: “ Je vous vois toujours présent, lui disait-elle, et m'attache à faire tout ce qui mériterait votre approbation.”

Un livre sur la fièvre jaune avait porté au loin le nom de Richard Bayley et fortement intéressé le monde scientifique d'alors.

Justement fière de la supériorité intellectuelle de son père, Madame Seton l'était encore bien davantage de sa réputation de désintéressement et de bienfaisance. Une preuve entre autres de la générosité, de la bonté de cet illustre Américain.

“ Un chirurgien de Staten Island ⁽¹⁾ était venu demander le secours des lumières de M. Bayley pour une opération difficile et redoutable. Malgré son désir d'obliger, le docteur refusa, autant à cause de la distance que de l'excès de ses fatigues et de ses occupations. Son confrère insistant auprès de lui: Ces pauvres gens qui espéraient tant vous voir, qu'ils vont être affligés de votre refus! Il m'en coûte de leur en porter la nouvelle... ils sont déjà si malheureux... et ils sont si pauvres!...

— Ils sont pauvres! s'écria Richard Bayley, bondissant hors de son fauteuil, ils sont pauvres! Eh! que ne le disiez-vous plus tôt! Partons, mon cher. Allons, je vous suis.” ⁽²⁾

Le docteur Bayley possédait à Staten Island une délicieuse villa et Madame Seton y passait toujours avec lui la belle saison. Elle y était au mois d'août 1801, quand la fièvre jaune éclata à New-York. C'était surtout parmi les pauvres émigrants irlandais que le fléau sévissait. Comme il l'avait déjà fait en des circonstances analogues, Richard Bayley donna l'exemple du plus complet dévouement, du plus généreux mépris de la vie.

Chaque jour, il devançait le lever du soleil et jusqu'à une heure avancée de la soirée il restait au milieu des malades et des mourants, à leur donner tous les soins.

Il y prit la fièvre: et, après six jours de cruelles souffrances, expira entre les bras de sa fille, en implorant la miséricorde de son Sauveur.

Sa mort laissa Mme Seton sans force, sans ressort. Le courage dont elle avait déjà donné tant de preuves l'abandonna, et un profond accablement s'empara d'elle. Mais, dans cette âme profondément chrétienne, le sentiment du devoir se réveilla bientôt.

(1) Petite île de la baie de New-York.

(2) “ Elisabeth Seton,” I, p. 76.

Elisabeth comprit qu'il fallait à tout prix s'arracher à cette torpeur. Par un violent effort sans cesse renouvelé, elle se remit à la vie active. Mais la douleur de la séparation resta vive en son cœur. A cette souffrance vint bientôt s'ajouter une poignante inquiétude.

VII

Le traité de paix de 1803 semblait devoir permettre à William Seton d'améliorer ses affaires. Mais les dévorantes inquiétudes et le travail incessant avaient ruiné sa santé. Tous les soins restèrent impuissants; et les médecins conseillèrent un voyage sur mer et un long séjour dans un climat plus doux.

William Seton fut ravi de la proposition. Il avait gardé des relations fort affectueuses avec MM. Filicchi, chez qui il avait passé de si agréables années. Plusieurs fois les deux banquiers italiens étaient venus à New-York; l'aîné Filippo avait même épousé une Américaine. William Seton décida qu'il se rendrait en Toscane, chez ces amis de sa jeunesse.

La pensée de revoir l'Italie avec Elisabeth le transportait. Plein d'illusions, comme tous les poitrinaires, li faisait mille projets.

Sa femme semblait s'y intéresser; mais, "rien n'est douloureux à la nature humaine comme une grande crainte mêlée d'un faible espoir", et Elisabeth avait fort à faire pour cacher ses angoisses.

Le voyage lui apparaissait comme la voie douloureuse; s'unissant à la passion du Christ, elle baisait souvent la petite croix d'or qu'elle portait.

Mme Seton avait décidé d'emmener sa fille aînée Anna-Maria, qui avait alors huit ans. Elle confia ses quatre plus jeunes enfants à la tendresse de ses parents et peu avant son départ écrivit à Mme Sadler, l'une de ses plus chères amies:

“ Depuis que je ne vous ai vue mon William a beaucoup souffert. Ils disent tous que c'est témérité, que c'est presque folie à nous d'entreprendre ce voyage. Mais vous savez que nous ne raisonnons pas ainsi. Nous allons partir. Nous nous appuyons sur Dieu, notre unique force. Mon âme est remplie de reconnaissance envers lui; car assurément, avec tant de sujets que nous avons de renoncer à toutes nos espérances ici-bas, nous irons chercher naturellement, sans le moindre effort, là-haut, notre repos. Mon Dieu! se peut-il bien que nous soyons là réunis un jour, sans crainte d'être séparés jamais! Je m'appuie sur une foi ardente; et alors je sens que tout est bien, que tout repose en la miséricorde de Dieu; qu'il vous bénisse, chère Eliza, comme mon âme vous bénit. Et maintenant je suis hors d'état de rien vous dire, si ce n'est que vous preniez souvent entre vos bras mes chers petits enfants; et encore, que vous ne laissiez jamais vos pensées s'arrêter sur quoi que ce soit venant de moi qui aurait pu vous faire de la peine. Je sais bien que vous ne l'auriez pas fait; mais, voyez-vous, quand je pense à tout ce que j'aime, il me semble que je touche à mon heure dernière.”

Le 2 octobre, M. et Mme Seton s'embarquaient avec leur petite fille sur le brick *The Sheperdess*.

L'affection d'Elisabeth pour Rebecca Seton avait grandi avec les souffrances et les épreuves. Sa belle-sœur lui était une force, un appui. S'en séparer lui fut par-dessus tout pénible: et à cette amie incomparable, confidente de toutes ses pensées, elle promit le journal des événements et des impressions du voyage.

VIII

Le départ arracha bien des larmes à Mme Seton, mais elle retrouva bientôt son énergie. Le 3 octobre, au sortir de la baie de New-York, elle écrivit à Rebecca:

“ Notre William a beaucoup souffert en passant la batterie, mais il est bien remis. Mon crucifix m’est une source de paix et de consolation. Je suis maintenant si contente avec mon *trésor caché* que vous me prendriez pour un vieux roc. Tout va bien. Ma confiance est dans le Tout-Puissant. On nous menace d’une tempête, mais avec Lui je ne crains rien. Bénissez et embrassez pour moi mes chers petits.”

Sa confiance en Dieu ne lui donnait pas seulement la paix, mais encore la sérénité. Après avoir passé les îles Açores, elles écrivait à sa belle-sœur :

“ D’heure en heure, nous espérons la rencontre de quelque navire qui se chargera de nos lettres. Je vous écris donc; mais quand je vous aurai appris que mon cher William va mieux de jour en jour, et que ma petite Anna se porte bien et moi aussi, je crois que je n’aurai plus rien de bien intéressant à vous conter. Si j’osais me laisser aller à mon enthousiasme, et chercher à l’exprimer par des paroles, un cahier entier ne suffirait pas à vous dire mes folles joies en contemplant le lever du soleil, son coucher, les clairs de lune.

“ Il est un autre sentiment que vous partagerez avec moi, et qui absorbe mon âme tout entière: c’est le tendre, le paisible, le suave amour qui surnage sur chaque moment, sur chaque heure de ma lourde épreuve. Vous me comprenez, parce que vous savez combien sont heureux ceux qui se reposent en notre Père céleste. Plus de luttes, alors; plus de pensées de découragement. L’espérance la plus confiante, la paix la plus consolante n’ont point cessé d’accompagner mon chemin, me soutenant à travers de tels dangers, de telles tempêtes, que toute âme qui n’aurait pas eu le Christ lui-même *pour rocher* eût été véritablement terrifiée.”

M. Seton supporta bien la mer, mais il souffrit cruellement dans la baie de Gibraltar et Elisabeth a noté un

rève qu'elle y fit. Elle vit des anges debout sur la rive. Compatissants et radieux, ils l'encouragèrent à gravir les hauteurs escarpées.

C'est en mer, à la date du 14 novembre qu'Elisabeth écrivit le solennel engagement qui suit :

“Après avoir médité sur l'infirmité de notre nature corrompue qui voudrait l'emporter en nous sur l'esprit de grâce, me sentant pleine d'effroi à la pensée que la moindre indulgence à ces penchants me conduirait à d'innombrables offenses envers Dieu, dans l'anxiété d'une âme qui tremble de déplaire à son adorable Seigneur, j'ai pris aujourd'hui l'engagement solennel, avec l'aide de son Saint-Esprit, de ne plus jamais exposer cette nature corrompue, infirme, à la tentation même la plus légère, du moment que je le pourrai éviter. C'est pourquoi, s'il plaît à notre Père céleste de me ramener encore au milieu des miens, je ferai chaque jour le sacrifice de mes plus innocents désirs, de crainte qu'ils ne me détournent du vœu solennel et sacré que je viens de prononcer. Mon Dieu, par la force de votre Esprit-Saint, imprimez ce vœu dans mon cœur. Que la force de votre Esprit me défende, me soutienne, qu'elle me garde d'oublier jamais que vous êtes mon *tout*; et que, sans un cœur pur, fidèle, souverainement dévoué à votre sainte volonté, je ne pourrai entrer dans votre royaume. O Dieu, veillez sur moi, pour l'amour de Jésus-Christ.”

Le 18 novembre, les côtes d'Italie apparurent aux regards des passagers ; et, au moment où toutes les cloches sonnaient l'*Ave Maria*, le navire entra dans le port de Livourne. Mais, au départ, on avait négligé certaines formalités, et, la fièvre jaune sévissant à New-York, l'équipage et les passagers du brick américain allaient être traités comme des pestiférés.

JOURNAL D'ELISABETH

(Ecrit pour Rebecca Seton)

19 novembre 1803, 10 heures du soir.

“ Une voix qui vous offrirait de vous dire en ce moment où est votre sœur, la sœur de votre âme, comme vous l'écouteriez avec avidité! Eh bien, vous ne pourriez plus dormir tranquille dans votre lit, si vous la voyiez comme elle est, sous les verrous, dans le coin d'une immense prison, n'ayant de jour que par une étroite fenêtre fermée d'un double grillage en fer. Si j'ai quelque chose à demander, c'est par là qu'il faut que j'appelle; alors paraît la sentinelle, armée de pied en cap, qui se promène avec un long fusil; et tout cela, parce qu'on veut se préserver de la terrible contagion qu'on suppose que nous avons apportée de New-York... Dans la matinée, on nous apprit qu'un bateau se trouvait par le travers de notre navire; je volai sur le pont, et aussitôt apercevant le cher Carleton (1), venu à notre rencontre, j'allais me précipiter dans ses bras, quand un garde que je remarquai pour la première fois, s'écria: N'approchez pas! On venait d'apprendre, à Livourne, que la fièvre jaune sévissait à New-York, et comme nous n'avions pas de certificat de la Santé, il n'y avait rien à répondre.

“ Le navire dut aller en rade, et mon pauvre William se préparer à entrer au lazaret, malade comme il était. Pendant que nous faisons nos apprêts pour nous y rendre, la troupe de musiciens, qui s'empresse toujours au-devant des étrangers, est venue jouer sous la fenêtre de notre cabine le *Hail Columbia*, et ces petits airs que les enfants chez nous chantent en dansant... Mon cœur était gonflé de tristesse et prêt à éclater. Mon pauvre William me

(1) Guy-Carleton Bayley, frère de Mme Seton.

regardait; ses yeux avaient une expression d'angoisse dont vous ne sauriez vous faire une idée; il paraissait tellement souffrant, qu'on eût dit qu'il n'eût pu aller jusqu'au soir.

“ Un bateau parut, remorqué par une barque à quatorze rames, et on nous fit entrer dans le bateau. Le lazaret étant à quelques milles de la ville, on nous ramena au large. Après une heure de navigation, nous arrivâmes devant les chaînes qui barrent l'entrée du chenal par lequel on a accès dans la place. Ces chaînes s'abaissent à un signal donné successivement par plusieurs cloches; nous passons sous des murailles plus hautes que les fenêtres d'un second étage; nos marins, après beaucoup de cris et de disputes, finissent par s'accorder sur le lieu de notre débarquement; notre bateau s'arrête. De nouveaux tintements de cloches amènent un garde, et puis un autre; et, environ une demi-heure plus tard, celui que l'on appelle ici *Monsieur le capitano*, qui, après maintes consultations, maints chuchotements à l'oreille de son lieutenant, dit que nous pouvions prendre terre. Sur quoi, tout l'équipage s'étant retiré, un garde nous indique avec sa baïonnette le chemin que nous devons prendre. A ce moment, un ordre écrit du commandant de la barque qui venait de nous remorquer fut expédié au *capitano*, qui reçut ce papier au bout d'un bâton; et on alluma du feu, pour le faire passer à travers la fumée avant de le lire. Mes livres, qui vont toujours avec moi, ont été soigneusement mis à part; on les a tous examinés et aussi ma boîte à écrire. La personne qui a fait cet office et qui a visité nos matelas sera soumise à une quarantaine aussi longue que la nôtre.

“ Pauvre petite Anna, comme elle tremblait pendant tout ce temps-là! et William, il chancelait, comme s'il avait été au moment de défaillir. Si cela lui fût arrivé, personne n'aurait osé le toucher ni le secourir, tant ils ont peur pour leur vie. Nous fûmes conduits juste en

face des fenêtres de la maison du capitano, où était venue Mme Filippo Filicchi. Regards affectueux, signes d'amitié sans nombre. Il y avait la grille devant nous; je crains pourtant de n'avoir pu cacher ma fatigue de corps et d'esprit.

“ Pour commencer, on nous a offert des sièges; ou plutôt, on en a placé à notre portée. A présent que nous les avons touchés, il n'est plus permis de les rapporter à la maison. Après, on nous a montré la porte par où nous devions entrer: n° 6; un escalier de pierre, vingt marches roides à monter; une grande chambre voûtée, très haute, aussi haute que le plafond de Saint-Paul; le pavé en briques; les murailles toutes nues. Le *capitano* nous a envoyé trois œufs à la coque, une bouteille de vin et quelques tranches de pain. On avait mis à terre un matelas pour William, et il s'était couché dessus; il n'a pu goûter ni au vin, ni aux œufs. Nos sirops, nos gelées, nos potions qu'il fallait lui donner d'heure en heure, à bord du vaisseau, où sont-elles? Je n'ai rien apporté; j'avais toujours entendu dire que le lazaret était un endroit tout exprès pour les malades. J'ai découvert auprès de notre chambre un petit réduit, où j'ai été m'agenouiller un instant. Là, j'ai laissé mon cœur déborder; mes larmes ont arrosé le pavé. Je suis revenue ensuite vers mon pauvre William; lui et Anna avaient grand besoin de quelques paroles d'encouragement. Petite chérie! elle ne fut pas longue à trouver un bout de corde qui avait lié une de nos caisses, et elle s'est mise à sauter; le froid nous faisait grelotter sur ce pavé de briques, dans cette grande chambre aux murailles nues.

“ A la tombée de la nuit, les excellents Filicchi nous ont envoyé de quoi dîner, et, en même temps, plusieurs choses de première nécessité. Nous sommes retournés à la grille pour les voir. Maintenant, William et Anna dorment étendus sur des matelas de bord qu'on a posés

sur ce pavé froid. Je me confie en Dieu, espérant qu'après avoir donné à mon pauvre malade la force de résister à l'épreuve d'une telle journée, il nous assistera pour nous faire aller plus loin. Il est vraiment notre tout... Mes yeux me font mal, après toutes ces larmes, et ce vent, et cette fatigue; il me faut les fermer et élever mon cœur. Le sommeil ne viendra pas facilement. Comme vous auriez aimé la petite Anna, si vous l'aviez vue tout à l'heure, pendant ses prières, ses petits bras enlacés à mon cou; elle répandait des larmes à flots. Je lui ai lu, pour l'endormir, quelques courtes paroles de confiance et d'abandon à Dieu; elle m'a dit: Maman, si papa allait mourir ici! mais *Dieu est avec nous*.

“Oui, Dieu est avec nous; et “*si nos souffrances abondent, ses consolations surabondent et surpassent toutes paroles.*” On dit qu'on n'a jamais vu un tel vent dans cette saison. Si dans ce vent qui se déchaîne et mugit dans la cheminée avec un bruit de tonnerre, qui éteint presque notre lumière et s'abat sur William par toutes les fentes des murs; si dans tout cela, nous ne voyions pas l'effet du vouloir de Dieu; si dans le délaissement de notre situation, nous ne voyions pas l'accomplissement des desseins de Dieu qui règle tous les événements de notre vie, vraiment nous serions bien à plaindre. Voici une heure qu'il a eu une violente crise de toux, et il a encore craché du sang. Il fait tout ce qu'il peut pour me le cacher, et cela l'agite et le tourmente encore davantage... que dirons-nous? C'est ici *l'heure de l'épreuve*. Que le Seigneur, qui la permet, nous soutienne et nous fortifie. Regarder autour de soi, cela jette en trop d'angoisses. Regardons en avant vers le but, vers la récompense.

Le 20 novembre, dimanche, 9 heures.

“Les cloches du matin ont éveillé mon âme aux regrets les plus douloureux, et l'ont plongée dans une telle agonie

de tristesse, qu'au premier moment la prière elle-même a été impuissante à me soulager. De ma petite chambre, j'ai regardé longtemps au loin la pleine mer; plus près, les vagues qui se brisaient contre les hauts rochers, aux abords de cette prison. Elles montaient, toutes écumantes, jusqu'à la hauteur de nos murailles. J'ai fini par rentrer en moi. J'ai vu que j'étais là, offensant Dieu, mon unique ami, mon unique ressource dans mon malheur. La prière que j'ai faite pour obtenir force et pardon m'a apporté la paix; j'ai pu revenir auprès de mon William, la sérénité sur le visage. On venait de tirer les verrous de notre porte; le pauvre Filippo, dans sa peur d'approcher de trop près, avait déposé une jatte de lait pour nous, sur le seuil de notre chambre. Anna et William ont pris un peu de pain trempé dans ce lait; et moi, tout en marchant de long en large, une croûte de pain avec un peu de vin. William ne pouvait se tenir assis. Une crise lui est revenue, et avec elle toute l'agonie de mon âme. Voir mon mari gisant sur ces carreaux glacés, sans feu, gémissant et grelottant! Ses yeux tristes, presque éteints, fixés sur mon visage, tandis que ses larmes coulaient sur son oreiller, sans qu'il prononçât un mot. Anna se mit à frotter l'une de ses mains, moi l'autre, jusqu'à ce que la chaleur de la fièvre fût survenue. Le commandant (1) est venu nous apporter la nouvelle que notre quarantaine est abrégée de cinq jours. Il m'a dit qu'on devait toujours demeurer content dans l'accomplissement des desseins de la Providence, etc. Notre réponse n'a été qu'une suite de sanglots, aussi n'a-t-il pas tardé à s'éloigner.

M. Filicchi est venu pour consoler mon William. Après qu'il nous eut quittés, nous avons récité de nos chères prières autant qu'en a pu suivre William. Après, j'ai été obligée de laisser reposer un peu ma tête. On nous a en-

(1) Un des gardes du lazaret.

voyé de la ville notre dîner et un serviteur qui restera avec nous tout le temps de notre quarantaine. C'est un vieillard, Luigi, tout petit, avec des cheveux blancs. Il a des yeux bleus dont le regard passe tour à tour de la gaieté à la tristesse, comme s'il voulait nous plaindre et nous ranimer en même temps. Quand il est entré, j'avais le visage couvert avec un mouchoir, et je n'ai pas seulement levé les yeux, tant j'étais fatiguée de voir tous ces hommes avec leurs chapeaux retroussés, leurs cocardes, leurs baïonnettes, etc. Pauvre Luigi, je me souviendrai longtemps de sa voix pleine de larmes et de tendresse, quand il vit que je refusais de dîner. Il regarda au ciel, en élevant ses mains, dans quelque prière qui demandait à Dieu de me consoler. Vraiment, je serais toute consolée, si je n'avais pas là mon pauvre William. Mais le voir ainsi, en l'état où il est, c'est pire que la mort!

“ On a tiré les verrous d'une autre porte, et l'on a donné à Luigi un logement à part, à côté de nous. Maintenant qu'il est entré dans notre chambre et qu'il a touché ce que nous avons touché, il est devenu pour eux tous un objet de terreur. Que de fois, dans une seule journée, ce pauvre vieillard monte et redescend nos vingt marches roides, presque perpendiculaires, pour nous procurer ce qui nous est nécessaire, ou pour nous apporter quelque soulagement!

Lundi, 21 novembre.

A mon réveil, même impression de calme et de consolation qu'hier en me mettant au lit, — apporté à William le lait chaud qu'il prend chaque matin — Réfléchi avec lui sur notre situation. Bien qu'elle soit si contraire à ce qu'exigerait son état, commencé à l'envisager comme le premier pas dans la voie où nous veut cette volonté toute-puissante, qui dispose *toutes choses pour notre profit*. Mis ma petite Anna en train à son travail; moi-même appli-

quée à ma chère Ecriture sainte, tout contre le lit du pauvre malade, tremblant d'un accès de fièvre.

“Le commandant est venu avec des gardes et a fait monter pour nous un lit fort propre avec des rideaux, envoyé par Filicchi. Il a fait dresser des bancs sur lesquels nous pourrions coucher, Anna et moi, et il y a inscrit nos noms: *Signor Gulielmo, Signora Elisabetta, Signorina Anna-Maria*. Le ton de sa voix, qui de nouveau m'exhortait avec douceur à me tourner vers le bon Dieu, m'a fait lever les yeux sur lui. Son grand chapeau, qu'il venait d'ôter, m'avait caché jusqu'alors ses cheveux blancs, avec une bonne et douce figure. Il m'a dit: “J'ai été marié; j'avais une femme que j'aimais, que j'aimais, ah!... elle m'a donné une petite fille, et elle est morte presque aussitôt après, en me recommandant son enfant.”

Il joignit les mains, leva les yeux en haut, puis regardant mon William: “Si Dieu l'appelait, qu'y pourrions-nous? *E che volete, Signora.*”

“Je commence à aimer notre capitano.

“Lu, et sauté à la corde pour me réchauffer. Regardé tout autour de moi dans notre prison, et trouvé que notre position était supportable. Consolé mon William autant que je l'ai pu, tenant ses mains dans les miennes, essuyant ses larmes, lui suggérant des paroles de piété; son âme est trop accablée pour pouvoir prier d'elle-même. Écouté lire Anna, pendant que je contempiais le soleil couchant, au milieu d'un nuage. Quand ils ont été endormis tous les deux, lu, prié, pleuré et prié encore jusqu'à onze heures. Il est bien facile ici de savoir les heures du jour et de la nuit: il y a quatre cloches qui sonnent à toutes les heures et à tous les quarts.

Mardi, 22 novembre.

“William s'est trouvé mieux; il est tout encouragé par le docteur Tutilli qui est plein de bontés pour lui, comme

l'est aussi le commandant. Celui-ci paraît maintenant me comprendre un peu; il m'a encore répété: "J'aimais ma femme, je l'aimais, et elle est morte; *e che volete, Signora.*" — Causé avec les Filicchi, de l'autre côté de la grille. Quelle difficulté j'ai eue pour ramener mon William jusqu'en haut de l'escalier — soigné mon William. Fait la lecture pour lui — Écouté Anna — Rangé, mis tout en ordre; notre Luigi nous a apporté un élégant bouquet de jasmins, de géraniums et d'œillets. Il sait faire des soupes excellentes. Il fait tout cuire sur du charbon, dans une petite marmite. Point de soleil à l'heure du couchant. Un vent impétueux; il aurait certainement renversé nos murailles, si quelque chose pouvait les renverser. Les mugissements de la mer semblables au tonnerre. Passé cette soirée comme la précédente; mais tout à fait réconciliée avec les verrous, les barreaux et la sentinelle en faction. Mon flambeau ne me fait plus peur; d'ailleurs, autour de nous, il n'y aurait rien à brûler que le volet de la fenêtre."

Mercredi, 23 novembre.

"Non seulement je suis résolue à porter ma croix, mais je l'ai baisée. Mais à ce même moment, tandis que je rendais gloire à Dieu de ses consolations, mon pauvre William a été pris d'une crise presque au-dessus de ses forces. Il m'a dit, comme déjà plusieurs fois, qu'il n'y avait plus rien à faire pour lui, que ses forces s'affaiblissaient d'heure en heure; qu'il s'en allait et qu'il n'irait pas loin. Ceci pour moi seule. Avec ses amis, il est tout à fait gai. Il n'est plus en état d'aller jusque vers eux; on les admet au seuil de notre porte. Le bout du bâton de notre capitano avertit mon pauvre William de demeurer à distance, au moindre mouvement qu'il fait vers eux dans l'ardeur de la conversation. C'est tout à fait comme dans mon enfance, quand on allait voir les lions. Un des gardiens a

apporté de l'encens dans un vase, pour purifier l'air. Au coucher du soleil, une demi-heure de calme; Anna et moi avons chanté les hymnes de l'Avent, à mi-voix."

Jeudi, 24 novembre.

"...Notre commandant nous a encore fait grâce de cinq jours; le 19 décembre nous serons libres. Le pauvre William a dit avec un soupir: "Je crois qu'avant ce moment-là..."

"Nous pleurons et prions ensemble, et quand il a épanché sa tristesse, il paraît un peu soulagé. Il a toujours un sommeil paisible après ces crises. Une tempête violente, qui fait jaillir l'écume de la mer jusqu'à notre fenêtre, ajoute encore à sa mélancolie. Dans de pareils moments, si je pouvais oublier mon Dieu un seul instant, je deviendrais folle. Mais il apaise tout: *Ne l'agite pas. Souviens-toi que je suis ton Dieu, ton Père.* Notre chère maison là-bas... Nos chères sœurs... mes chers petits enfants... Eh bien, ils sont sous la garde de Dieu en ce monde, ou au ciel. Tous ceux que j'aime le plus tendrement aiment Dieu; si nous ne devons plus nous revoir ici-bas, nous serons réunis là-haut, où nous ne nous séparerons plus; que c'est là, pour s'y arrêter longtemps, une douce pensée! S'ils sont maintenant perdus pour moi, leur gain est *infini, éternel.*—Que de fois j'ai dit à mon William: "Quand vous vous réveillerez en cet autre monde, vous verrez que ce monde n'a rien à donner, rien qui vaille qu'on soit tenté d'y revenir"... Père céleste, prenez pitié de vos pauvres créatures, faibles et surchargées d'un si lourd fardeau. La force nous manque pour lever les yeux vers vous. *Relevez-nous de la poussière,* pour l'amour de Celui qui est notre résurrection et notre vie, Jésus-Christ, notre adorable Rédempteur."

Vendredi, 25 novembre.

“ Journée de souffrances pour le corps, mais de paix en Dieu. — Prié à genoux sur nos nattes, autour de la table, et récité notre office — grand vent et tempête. Carleton a été admis au bas de notre escalier; d’en haut, j’ai pu m’entretenir avec lui, ce qui m’est une grande douceur; car je le regarde comme un être parfait. C’est aujourd’hui l’anniversaire de la naissance de notre cher petit William (1); je l’ai rappelé à mon mari; j’ai mal fait, car il en a été ému jusqu’aux larmes. Hélas! il est si faible, qu’il pleure à la seule pensée de notre foyer. Que Notre-Seigneur est bon de donner un peu de force à mon âme! Imaginez que vous voyez mon pauvre mari, lui qui a tout quitté pour venir chercher un climat plus doux, emprisonné entre ces murailles hautes et humides, exposé au froid et au vent, qui le pénètrent jusqu’aux os; et impossible d’avoir du feu, si ce n’est celui de la cuisinière, fait avec du charbon de terre, dont la fumée l’opresse, lui serre la poitrine jusqu’à lui donner presque des convulsions; et pas une goutte de sirop, rien pour calmer cette toux. Du lait seulement, du quina, du lichen d’Islande, ou encore des pilules d’opium, qu’il prend sans dire mot, comme par devoir, sans avoir seulement l’air d’en rien espérer. Lorsque je sens en moi que la nature succombe, et que je ne puis même trouver un sourire, je cache ma tête contre la chaise à côté de son lit; il s’imagine que je prie. Je prie, en effet: la prière est toute ma consolation. Sans elle, je serais de bien peu d’utilité pour lui. Nuit et jour, il m’appelle “son âme, sa vie, sa chérie, son tout.” — Notre commandant est venu cet après-midi, et voyant le pauvre William dans un violent accès de fièvre, il s’est écrié: “ Dans cette chambre, que de souffrances j’ai vues déjà! Ici, un Arménien, en lutte avec la mort, qui suppliait qu’on lui

(1) Le second des enfants de William et Elisabeth.

donnât un couteau pour mettre fin à ses angoisses. Là, à la place même du lit de la Signora, un Français, pris du délire de la fièvre, qui voulait absolument qu'on lui tirât un coup de feu; et il mourut au milieu de convulsions terribles. Ces petits carrés de papier que vous voyez collés sur les portes, marquent combien de jours les personnes qui s'y sont succédé y ont passés. Le volet est couvert d'entailles avec les nombres 10, 20, 30, 40, qui signifient autant de jours." — Mon Dieu, je ne les marquerai pas, nos jours; j'espère qu'ils sont comptés là-haut."

"Cher William, je parviens quelquefois à lui inspirer, pendant quelques moments, la pensée qu'il lui serait doux de mourir. *Mon Père et mon Dieu, que votre volonté soit faite.* Père de miséricorde et de compassion, Seigneur, notre Dieu tout-puissant pour nous secourir et nous sauver, vous qui nous promettez le pardon et nous rachetez par les mérites de notre adorable Rédempteur, non, vous ne laisserez pas périr ceux pour qui Jésus a répandu son sang précieux. Oh! si nous ne connaissions pas notre Dieu, si nous ne sentions pas ses consolations, si nous n'embrassions pas sa radieuse espérance, si nous ne trouvions pas nos délices dans l'étude de sa vérité et de sa sainte parole, qu'est-ce que nous deviendrions?"

Mardi, 29 novembre.

"La nuit dernière, j'ai été obligée de me mettre au lit à dix heures, pour me réchauffer dans les bras de la petite Anna. Ce matin je me suis réveillée comme la lune brillait encore juste en face de la fenêtre; mais je n'ai pas joui de sa clarté, l'écume de la mer rend les carreaux toujours obscurs. Restée au lit, avec ma petite Anna, à lui expliquer le *Te Deum* jusqu'à neuf heures. Après déjeuner, lu nos psaumes à mon William, et le trente-cinquième chapitre d'Isaïe; nous y avons trouvé un charme tel que cela nous a rendus tout joyeux. Il a lu, à la demande de la

petite Anna, le dernier chapitre de l'Apocalypse; mais l'accent de cette voix! Non, il n'y a pas de cœur qui y eût résisté. Encore la tempête en mer, et le vent qui souffle, et un froid si vf! William, avec une couverture sur ses épaules, se traîne vers le feu de notre vieux serviteur; Anna saute à la corde, et Mme Elisabeth fait cinq ou six fois de suite le tour de la chambre, en sautant sur un pied. Vous riez, ma sœur, mais c'est un bon exercice, qui réchauffe plus vite que le feu quand on se remue de bon cœur.

Saint-André, 30 novembre.

“William a pu retourner auprès du feu, dans la cuisine. La nuit dernière, trente ou quarante pauvres créatures de toutes les nations, Grecs, Turcs, Espagnols, Français, venant de faire naufrage, sont arrivés ici. Point de matelas, point d'habits, point de nourriture. De grandes jaquettes et pas de chemises; ou des chemises et pas d'habits. On les a entassés tous dans une seule chambre aux murailles nues, avec une cruche d'eau, en attendant que le commandant trouvât le temps de s'occuper d'eux. Notre capitano dit qu'il ne peut rien faire, sans avoir des ordres. “*Patienza, E che volete, Signora*”. — Anna dit: “Encore que nous ayons si froid, et que nous soyons dans une prison, comme nous sommes heureux, en comparaison d'eux! Et puis, nous avons la paix, tandis qu'eux ne font que se quereller, que se battre, et ils crient tout le temps. Le capitano nous envoie jusqu'à des marrons et des fruits de sa propre table; eux, ils n'ont pas même de pain.” Nous avons récité notre office de chaque jour auprès du lit de William; il se figurait que cela arrêterait ses frissons. L'âme de mon William est abattue; elle a peine à embrasser cette foi qui est notre unique ressource. C'est en notre Rédempteur qu'il nous faut chercher notre vie; mais si notre âme est au moment de son départ, oh! c'est alors

qu'il faut nous suspendre à lui, par une étreinte encore plus forte; que deviendrions-nous sans lui? Cher William, ce n'est pas un sentiment de terreur qui vous pousse vers votre Dieu. Vous désiriez le servir, vous y faisiez tous vos efforts longtemps avant cette épreuve. Pourquoi donc ne pas voir en lui un père qui reçoit dans sa bonté tous ceux qui viennent à lui par la voie qu'il leur a choisie?

“ Nous avons eu la visite du second de notre vaisseau, envoyé par le capitaine O'Brien. J'ai été pour lui parler de l'autre côté de la grille; il avait avec lui un des matelots qui, lorsque nous étions à bord, paraissait nous aimer comme sa vraie âme, toujours en mouvement pour nous servir et ne sachant qu'imaginer pour nous être agréable. Pauvre Charles! il est devenu tout pâle lorsqu'il a vu ma figure à travers les barreaux de fer: “ Eh quoi! madame Seton, êtes-vous en prison? ” — Tout le long du chemin, en s'en retournant, il a regardé en arrière.

“ Que mon maître adorable est bon de donner une expression de compassion et de douceur, même au regard d'un étranger. Depuis le jour où nous sommes arrivés, j'ai remarqué qu'un des gardiens de notre chambre a toujours un air de tristesse et de sympathie quand il nous regarde. Je ne comprends pas ce qu'il dit, et il ne m'entend pas non plus; cependant nous nous parlons beaucoup et très vite. Hier, en me montrant sa poitrine et son gosier, il m'a fait entendre qu'il était malade. Quand le commandant est venu, je lui ai dit que j'étais bien triste pour le pauvre Filippo: “ Ah, Signora, il n'est pas à plaindre: voici deux ans qu'il s'est marié avec une belle jeune femme de seize ans; il a deux enfants et il reçoit par jour, trois sols et six deniers. Il est vrai qu'il est obligé de passer les nuits au lazaret; mais, le matin, il peut aller chez lui une heure ou deux. Il n'y a pas eu moyen de lui accorder plus de temps, à cause de son emploi: E

che volete, Signora.” Père clément et miséricordieux, qui donnez plein contentement à cet honnête cœur, avec trois sols et six deniers par jour! une femme et deux enfants à nourrir avec de si faibles ressources! faites que je me souvienne de Filippo quand quelque chose me manquera, ou quand je penserai que quelque chose me manque...

1er décembre.

“ Levée entre six et sept heures, avant que le jour eût paru. La lune était brillante, en face de notre fenêtre; sa clarté l'emportait encore sur l'aube qui naissait. Pas un souffle de brise. La mer, que j'avais vue jusqu'alors si violente, semblait caresser les rochers qu'elle avait battus tant de fois. Autour de moi, tout était calme et en repos. Là-haut seulement, comme deux points dans l'azur, deux petites mouettes blanches se jouaient, au-dessus de ma tête. Elles ont pris leur vol vers l'ouest; vers ma maison, là-bas, vers mes amours, — oh, non, pas cette pensée!...

2 décembre.

“ Goûté la douceur de l'aube naissante et de la matinée. Lu le commentaire du psaume 104; et chanté des hymnes jusqu'à dix heures. — Forte gelée pendant la nuit. — Essayé de faire du feu dans ma chambre avec des broussailles; mais tout a été perdu de fumée. — Les pauvres étrangers arrivés d'hier, devenus presque fous de froid et de faim, se sont querellés, battus, et enfin assis par groupes, sur la terre, pour jouer aux cartes, ce qui les a rendus encore plus bruyants que leurs querelles. — Patience... Anna est souffrante. William succombe... Coucher du soleil clair et pur.

4 décembre.

“ ...Jour d'anxiété passé entre Anna et son père. Elle a été très souffrante pendant quelques heures. Quand

elle s'est trouvée un peu mieux, nous nous sommes mises à genoux toutes les deux. Ah! puisse sa chère âme répandre longtemps de ces larmes précieuses comme elle en répandait tout à l'heure. — Chère, chère Rebecca, que de fois n'avons-nous pas veillé ensemble, nous deux auprès du foyer, comme m'y voici, maintenant toute seule. Seule, oh! non, je ne suis pas seule. J'ai ma Bible, mes livres de piété, mon *Imitation*, visibles objets d'une jouissance continuelle; quand je n'ai pas des heures à leur donner, j'ai des minutes..."

12 décembre.

“ Une semaine vient de s'écouler, chère sœur, sans qu'une seule ligne sortie de ma plume en ait fixé les souvenirs. Le premier jour, ce cher jour du dimanche, qui d'ordinaire m'apporte ses constantes bénédictions, s'est passé en prières interrompues, dans l'anxiété, et toute la nuit à veiller. — Lundi, le 5, je fus réveillée de très bonne heure par mon pauvre William, souffrant toujours davantage. Je fis appeler le docteur Tutilli, qui, sitôt qu'il l'eut vu, me dit: “ Ce n'est plus moi qui suis nécessaire ici. Il faut faire appeler celui qui peut assister son âme.” A ce moment, je me sentis comme seule au monde. Mon William me regardait dans une agonie muette; et, moi, de même, je le regardais, chacun de nous ayant peur d'affaiblir le courage de l'autre. Tout à coup il s'est jeté dans mes bras, et il a dit: “ Je rends mon âme près de toi... je meurs.” — Une crise affreuse est survenue, et après, une révolution extraordinaire s'est opérée en lui; tellement que quelques heures plus tard il ne paraissait pas plus mal que lors de notre arrivée au lazaret. Oh! quelle journée!... Je l'ai passée tout entière à côté de son lit, sur ma petite natte. La plus grande partie du temps, il est demeuré assoupi. Comme je priais, comme je louais Dieu! Nul n'est venu troubler ce silence solennel. Ni déjeuner, ni dîner pour

interrompre ce repos... Carleton est venu à la tombée de la nuit; puis notre commandant, tout bon, tout empressé. Il a été effrayé du calme où il a trouvé William, et désespéré de voir que j'allais rester seule avec lui; car le docteur lui avait dit que, malgré le soulagement actuel, tout annonçait qu'il pouvait s'éteindre en quelques heures. — Et moi, est-ce que j'aurais voulu avoir quelqu'un avec moi dans ma chambre? Oh! non... Je n'avais pas peur... Je fis semblant de me coucher comme pour dormir, afin de ne pas lui faire de la peine. — Prêté l'oreille toute la nuit; tantôt auprès du feu, tantôt couchée; m'imaginant par moments que sa respiration s'arrêtait; glacée d'effroi, la minute d'après, en écoutant le souffle oppressé de sa poitrine. J'ai été baiser son pauvre visage pour voir s'il n'était pas froid... J'étais seule...! Père indulgent et chéri! et pourtant je n'étais pas seule, tandis que je me tenais si fortement unie à Toi, par une prière incessante et en action de grâces. Prière pour lui. Joie, étonnement, ravissement pour moi, de voir que ce secours sur lequel j'avais compté si tendrement, avec une foi si affermie, une espérance si abandonnée, l'heure de l'épreuve étant venue, me soutenait, me consolait au delà de tout ce que j'avais pu espérer, même concevoir! Oui, je sentais que mon Dieu me soutenait. Je sentais qu'il me soutiendrait et m'aiderait au milieu de ses épreuves les plus sévères; en continuant de me donner cette même force, cette confiance, cet abandon, qui, dans une situation telle que la mienne, étaient au-dessus de ce qu'eût jamais pu espérer une créature humaine... Ces consolations qu'il donne, qui les dira? quelle parole essaierait d'exprimer ce que lui seul peut faire sentir?

“Dès le matin, sitôt que le jour a paru, agitation, désir de partir, de changer de place — M. Hall ⁽¹⁾ est venu avec

(1) Ministre du culte anglican.

M. Filicchi et le commandant; ils ont promis de revenir. — Nos journées et nos soirées se passent à nous occuper du *seul nécessaire*, avec une attention de plus en plus soutenue. J'ai écrit, car, par moments, pour me tenir éveillée, je ne trouve d'autre moyen que de revenir à cette vieille habitude... William ne va pas plus mal, mais je suis bien occupée auprès de lui. Anna est un trésor. Elle lisait hier dans son Evangile que Jean-Baptiste avait été mis en prison. Oui, papa, disait-elle, Hérode le mit en prison, mais Hérodiade le délivra — non, ma chérie, Hérodiade demanda qu'on le fit mourir. — Eh bien, papa, elle le délivra de sa prison et l'envoya à Dieu. — *Enfant selon mon cœur!*”

13 décembre.

“Cinq jours encore, et notre quarantaine sera finie. Nos logements sont retenus à Pise, sur le bord de l'Arno. Autrefois, le seul nom de ce fleuve célèbre éveillait en mon esprit mille visions poétiques. Il n'y a plus de place aujourd'hui pour les visions de la poésie; une seule image est là, devant moi.

“Personne n'a jamais vu mon William sans être charmé de son amabilité et de l'attrait de toute sa personne. Mais voir maintenant ce caractère aimable transformé jusqu'à faire de lui le chrétien le plus doux, le plus humble; soumis à la volonté de Dieu avec une patience plus qu'humaine, affermi dans sa foi par la piété la plus ardente, c'était une consolation qui m'était réservée à moi, pauvre femme et pauvre mère, destinée à ne plus connaître aucune des autres joies qui accompagnent un tel bonheur. Il n'est ni souffrance maintenant, ni défaillance, ni angoisse qui puisse l'empêcher de me suivre chaque jour dans la prière, la récitation de nos psaumes, même dans la lecture souvent très prolongée de nos Saintes Ecritures. S'il se sent mieux, il redouble d'attention; quand

il est plus mal, il n'en a que plus d'ardeur à ne pas perdre un moment. C'est ainsi qu'il a toujours été depuis que nous sommes renfermés dans ces murs de pierre; toujours, excepté ce jour que nous avons cru le dernier. Il dit souvent: "Soit que je vive, soit que je meure, je regarderai ce moment de ma vie comme un temps de bénédiction: c'est le seul temps que je n'ai pas perdu." Jamais le moindre murmure. Oh! avec un regard vers le ciel: c'est le seul mot de plainte que j'ai jamais entendu de lui; bien qu'il soit épuisé, presque réduit à rien, par les rapides progrès d'un mal dont la nature même est de ne pas lui laisser de trêve entre l'irritation de la toux, les frissons, les suffocations, les défaillances, la faiblesse continuelle. *Pourquoi es-tu triste, mon âme?* Voilà les seules paroles qui semblent le soulager. Souvent il parle de ses chers petits enfants; plus souvent encore du bonheur de les revoir au ciel. Il parle de ceux que nous avons quittés, il regrette surtout notre cher Henry Hobart ⁽¹⁾ dont les visites et la société lui eussent été une si grande consolation dans l'affliction où il est. Lorsque je remercie Dieu de ce qu'il m'a créée et de ce qu'il me conserve, je le remercie maintenant avec une ardeur que je ne m'étais pas connue.

"Ne rien attendre que de Dieu seul pour l'âme et pour le corps de mon William; adoucir et consoler de pareilles heures d'accablement et de souffrance; le secourir en de telles défaillances, ce que nul ne peut faire ici, hors moi seule après Dieu; lui chanter les hymnes triomphantes de l'espérance et de la victoire du chrétien, tandis que son amour, prévenu en ma faveur, m'attribue toute la joie qu'il y trouve; l'entendre prononcer le nom de mon Rédempteur, en me disant que c'est moi qui la première lui en ai fait sentir la douceur: oh! cette œuvre de bénédiction, pour qu'elle fût possible, il fallait ces jours de re-

(1) Ministre anglican de New-York et ami d'enfance de William Seton.

traite et d'absolue séparation d'avec le monde entier! M'eût-on jetée au fond du cachot de ce lazaret, j'y bénirais encore et j'y louerais mon Dieu."

14 décembre.

" Récité mes chères prières, seule, pendant que mon William était assoupi; je n'ai pas osé lui proposer de les dire avec moi, car la faiblesse et les souffrances l'accablent tout à fait. — Pluie et tempête, comme nous en avons eu chaque jour, on peut le dire, pendant les vingt-six jours que nous avons passés ici. L'humidité qui règne autour de nous, on la trouverait dangereuse pour une personne en bonne santé; qu'est-ce donc pour un malade comme William! Ah, je sais bien que Dieu est là-haut!... Commandant, qu'ai-je besoin que votre regard et le signe de votre main me montre toujours le ciel? Si je considérais notre situation comme l'œuvre d'un homme mortel, bien loin d'être *une Madeleine en pleurs*, comme il vous plaît de m'appeler gracieusement, vous verriez en moi une lionne furieuse, prête à mettre, s'il se pouvait, le feu, sous vos yeux, à votre lazaret, pour en tirer mon prisonnier et lui faire respirer l'air du ciel. Emprisonner un pauvre être qui vient demander la vie à votre pays! Le garder trente jours entre ces murailles humides, avec la fumée et le vent qui souffle de tous côtés, enlève les rideaux de son lit, pénètre jusqu'à la moelle de ses os, et le fait trembler de froid, s'il veut se tenir debout seulement quelques minutes, pâle comme l'ombre de la mort! — Il faut qu'il aille à Pise pour sa santé! Ah! aujourd'hui, elles sont bien loin de Pise, ses pensées... Mais, ô mon Père céleste, je sais que tous ces maux viennent de votre volonté; de votre volonté qui est toute sagesse et lumière. Nous sommes ici plongés dans les ténèbres; et nous devons vous bénir, car les desseins que vous aviez sur nous, sont toujours saints et parfaits, si obscurs qu'ils nous semblent; soyez

toujours présente à notre esprit, miséricorde infinie, qui, tandis que vous permettez les souffrances de nos corps mortels, consolez et nourrissez si largement nos âmes, afin de les faire arriver à cette vie éternelle, où nous verrons très certainement que tout ici-bas avait été disposé pour *notre profit* et pour affermir notre confiance en Dieu.”

15 décembre.

“Achevé de lire le Nouveau Testament que j'avais commencé le 6 octobre. Avancé la lecture de ma Bible jusqu'à Ezéchiel; je l'ai toujours lue seule, par ordre, chapitre par chapitre. Avec William, je lis seulement les leçons marquées dans mon livre de prières. Aujourd'hui, j'ai choisi pour lui plusieurs passages d'Isaïe: il les a goûtés tellement que, pendant quelques minutes, il s'est trouvé délivré de toute souffrance et de tout souci. Vraiment, ces lectures nous sont d'un secours infailible. William dit qu'il se sent comme quelqu'un qui serait amené à la lumière, après avoir passé des années dans l'obscurité...”

16 décembre.

“Jour d'accablement. Récité notre office ensemble jusqu'à la moitié; le reste, à moi toute seule. Le soir, quand ils sont partis, après nous avoir mis sous les verrous, j'ai vu qu'ils ne s'attendaient pas à retrouver mon William le lendemain matin; mais il repose tranquillement. Dieu est avec nous.”

17 et 18 décembre.

“Tristes journées de lutte entre la faiblesse de la nature et le courage que lui inspire l'attente de son départ du lazaret pour aller à Pise.”

19 décembre.

“Levée avant le jour. Tout préparé pour cette heure que je redoute. A dix heures, tout était prêt. A onze

heures, deux hommes ont assis mon William sur leurs bras, pour le porter du lazaret à la voiture des Filicchi. Je lui tenais la main. Une foule de gens nous entouraient et répétaient avec des soupirs: *Poverino!* Le cœur me battait à croire que j'allais me trouver mal, de la crainte que j'avais de le voir mourir. Mais le grand air l'a ravivé. Son esprit était tout remonté. Il s'est soutenu pendant un trajet de quinze milles, par une route pénible; et, en arrivant, il a paru plus fort qu'au moment du départ. — Mon Père et mon Dieu — c'est là tout ce que pouvait balbutier mon cœur débordant de gratitude."

20 décembre.

"Laissez-moi m'arrêter ici, me demander si je suis en état de continuer ces pages avec la même sincérité, la même exactitude scrupuleuse. Engloutie sous ce flot d'afflictions qui s'est abattu sur moi dans un si court espace de temps, me sera-t-il possible de maîtriser l'émotion qui me suffoque et de conserver mon âme dans sa solitude avec son Dieu?... Oui, je continuerai d'écrire, car chaque moment est à sa louange et mérite d'être rappelé. — Mon William a été tranquille la plus grande partie de la journée, étendu sur un canapé, heureux du changement de sa situation, charmé du goût et de l'élégance de toute chose autour de lui. Tout ce qu'il peut souhaiter, il l'a maintenant à sa portée. Nous avons lu, causé, comparé le passé avec le présent, parlé des espérances célestes; puis nous avons eu de bonnes heures avec notre cher Carleton, qui était venu ici pour nous donner quatre jours. Tout annonçait que nous pouvions espérer une bonne nuit: mais, à peine avais-je arrangé les coussins du sofa qui me sert de lit, que je l'ai entendu qui m'appelait pour le soutenir. A partir de ce moment, les derniers symptômes, ceux que le docteur Tutilli m'a dit devoir être les derniers, se sont manifestés."

21 décembre.

“ Une sorte de langueur s'est emparée de son esprit en même temps que de son corps. Pourtant il a dit qu'il devait sortir, qu'il voulait sortir en voiture. Le docteur Carrelach m'a dit tout bas que rien qu'à l'essayer il pourrait y rester. Mais lui refuser ce qu'il désirait était presque impossible. D'ailleurs, le docteur a dit que rien ne pouvait être pire que de le contrarier. On l'a descendu dans un fauteuil, appuyé sur des coussins que soutenaient mes bras tremblants. Nous sommes partis. O mon Dieu! vous avez bien fait de me soutenir à cette heure... Au bout de cinq minutes, nous avons été forcés de revenir, de le sortir de la voiture et de le porter sur son fauteuil, dans l'escalier et à son lit.”

22 décembre.

“ Jour voilé de sombres nuages, mais calme.”

23 décembre.

“ La souffrance a semblé diminuer un peu. Il a voulu encore essayer d'une nouvelle sortie en voiture. J'ai pris avec moi Mme de Tott, la dame qui nous loue la maison. Nous sommes revenus mieux que nous n'étions partis. Il semblait mieux se soutenir. J'ai commencé vraiment à croire que ces sorties lui seraient bonnes...”

24 décembre.

“ Souffrances continuelles. Pour la première fois, il ne peut plus du tout quitter son lit. Il a parlé avec tendresse de ses chers petits enfants; remercié Dieu de lui avoir donné le temps de réfléchir, de l'avoir soutenu par de si grandes consolations goûtées dans sa parole et dans la prière. Il a reposé jusqu'à minuit, grâce à quelques gouttes de laudanum. Ensuite il s'est éveillé; s'est éton-

né de voir que j'étais encore debout. Je lui ai dit: " Mon cher amour, les pensées les plus douces éloignent de moi le sommeil; la nuit de Noël est commencée..."

26 décembre.

" Il était si impatient de partir! A peine, si j'ai pu obtenir qu'il me permît d'humecter ses lèvres. Il ne cessait de demander à son Rédempteur de lui pardonner et de le délivrer. Comme il voulait toujours que sa porte fût tenue fermée, je n'ai pas été dérangée d'auprès de lui. Carleton s'était chargé de tenir Anna éloignée. Je ne cessais de lui rappeler les promesses de l'Écriture et les prières que ma mémoire me rappelait. Il n'y avait que cela uniquement qui parût le soulager. Si je m'arrêtais un instant pour lui rendre quelque soin, il me disait: " Que fais-tu là? de quoi ai-je besoin? Je n'ai besoin que d'aller au ciel. Prie, prie pour mon âme." Il se sentait si consolé dans la confiance que son Rédempteur le recevrait! Il croyait voir devant lui sa chère petite Rebecca qui lui souriait. Il a dit à la petite Anna: " Oh! si ton père pouvait t'emmener!" — A minuit, la sueur froide est venue, il a essayé d'étendre ses deux bras hors de son lit, et il a répété à plusieurs reprises: " Tu m'as promis que tu repartirais. Viens, viens, sauvons-nous!" — A quatre heures, la lutte violente a cessé. Seulement quelques faibles sanglots, de longs soupirs... quelques mots: " Ma chère femme, mes chers petits!"... et " mon Seigneur Jésus-Christ, ayez pitié de moi, recevez-moi..." C'est tout ce que j'ai pu distinguer. Et encore à plusieurs reprises: " Jésus-Christ!... Jésus-Christ!" Et ainsi jusqu'à sept heures et un quart, que sa chère âme a pris son vol vers la nouvelle et bienheureuse demeure après laquelle il soupirait.

" Je lui demandais souvent, quand déjà il ne pouvait plus parler: " Tu sais bien, mon cher amour, que tu vas vers ton Rédempteur." Et il me répondait: " Oui " par

un faible mouvement et par un regard de paix... A sept heures et un quart, le mardi matin, 27 décembre, son âme a été délivrée; et aussi la mienne a été délivrée d'une angoisse voisine de la mort. — La vraie sœur de mon âme, qui n'a pas été témoin de ce qu'a souffert mon pauvre William, ne comprendra peut-être jamais que j'aie pu prendre dans mes bras ma petite Anna, et l'agenouiller près de ces chers restes, et lui faire rendre grâces avec moi à notre Père céleste d'avoir délivré notre bien-aimé de ses misères... Après, ouvrant la porte, pour faire savoir aux gens de la maison que tout était fini, tous, les serviteurs et la maîtresse de la maison se montrèrent fort en peine de ce qu'il fallait faire. Les voyant tous épouvantés de s'approcher de nous, comme si nous avions eu la fièvre jaune, j'ai fait venir deux femmes, des laveuses qui s'étaient déjà employées pour moi, et ayant fermé la porte, moi toute seule, avec leur secours, j'ai accompli près de lui le dernier de tous les devoirs; et après, j'ai senti que j'avais fait tout, oui, tout ce que le plus tendre amour et le devoir pouvaient faire."

Laure Conan.

(A suivre)



BOTREL CHEZ LUI

UN soir, je ne sais plus trop en quelle assemblée, Botrel chantait, déchaînant l'habituelle tempête d'acclamations, et comme on criait: "Vive le barde breton", Millevoye, qui se trouvait là, se leva et dit: "*Vive le barde breton*", c'est bien, mais ce n'est pas assez! C'est *Vive le barde national!* qu'il faut crier!"

Ce mot, jailli d'un cœur enthousiaste, Botrel le mérite: il a ce rare bonheur d'être à la France sans cesser d'être à la Bretagne. Cette voix de la "petite patrie" a retenti si forte qu'elle a empli la grande; sans se "déraciner", la fleur d'ajonc vigoureuse a poussé au loin ses branches chargées de pétales d'or — de rudes épines aussi! N'a-t-on pas dit que Botrel avait fait plus et mieux que la reine Anne jadis? Si la duchesse en sabots a donné la Bretagne à la France, le barde en sabots, lui, est en train de conquérir la France à la Bretagne, tout simplement!

Mais à ceux qui sévèrement
Jugeront ma littérature,
Je dirai que chez moi, vraiment,
L'esprit n'eut guère de culture,

Que chez le pauvre il faut pouvoir
De bonne heure aider père et mère,
Et que, dès lors, tout mon savoir
Me vient de l'école primaire.

A vrai dire, le poète se calomnie un peu lui-même, car, depuis l'école primaire, les livres ont été les fidèles compagnons de ses veillées laborieuses. Mais faut-il regretter que son esprit n'ait pas été cultivé selon les règles? Ne serait-ce pas là au contraire le secret de sa force? Coulé

dans le moule classique, n'y aurait-il pas perdu de son originalité et de sa puissance? L'exubérante forêt vierge serait devenue un verger géométrique et ratissé: on eût fait un canal de la source vive jaillie là-bas du plus profond du sol breton et où chacun peut boire selon sa soif.

Submergé sous les flots trop souvent boueux qui descendent de la fameuse Butte, Paris, le Paris sceptique et gouailleur, comme on l'appelle, goûte avec délices cette veine limpide, fraîche et vivifiante, parfumée d'une bonne saveur de terroir. Il fait fête à Botrel dans les salons, rabâche ses œuvres dans les rues et, pendant ce temps, les *Chansons de Chez Nous* — ces mêmes chansons que l'Académie couronna — scandent la marche des bœufs dans les labours; elles embarquent avec le pêcheur, elles courent le monde avec nos mathurins; elles sont là-bas en Chine, elles bercent les longues heures de quart dans les nuits claires et froides d'Islande; sur toutes les terres lointaines où il y a des gens de France, elles endorment les tristesses et font couler des larmes douces: elles sont pour l'exilé comme un bouquet de fleurs des champs venu du "pays".

Cette œuvre, si bretonne et par là si française, Botrel en double le charme et la puissance en la disant lui-même, avec sa jeune femme qui ne le quitte jamais et semble avoir été créée tout exprès pour être la compagne d'un poète. Vêtus à la vieille mode de leur pays, lui, le beau gâs breton, avec le "bragou-braz" et le grand chapeau, elle, dans le chatoyant costume des filles de Pont-Aven, ils vont, couple charmant, tels les trouvères jadis, ils vont partout, semant la "bonne parole". Oh! voici un bien grand mot! Que non pas! C'est l'ardeur de la conviction qui pousse Botrel dans le champ de l'action, qui anime superbement sa voix et ses gestes que n'a réglés aucun art factice: *Pectus est quod disertum facit*. Quand on l'a vu et entendu, cœur à cœur avec la foule, avec les marins, avec les paysans, les faisant tous vibrer de sa propre émotion, aux accents de sa

voix grave et chaude, aux ressources imprévues, les grands mots ne semblent pas trop forts: en temps de guerre il serait un Tyrtée; en temps de paix, il est un apôtre, l'apôtre de toutes les nobles causes. L'heure est triste et grave: Dieu est bafoué, la patrie reniée, l'alcool étend son règne de folie et de meurtre. Botrel s'indigne et ne pense pas que le moment soit propice pour se murer dans une tour d'ivoire:

Me voyant marcher de l'avant,
Des gens sont venus quatre à quatre
Me dire: "On te voit trop souvent
Contre des montagnes te battre!"
Et moi j'ai répondu: "Voilà
Pourquoi je charge avec furie:
Derrière ces montagnes-là
Est prisonnière ma patrie!"
.....
Des poètes m'ont dit: "Jamais
Près de nous ne prendras-tu place?
Viens donc rêver sur nos sommets:
Ne vois-tu donc plus le Parnasse?"
J'ai répondu: "Je ne vois plus
Que le Golgotha d'infamie
Où l'on veut clouer ma Patrie!"

"L'art pour l'art! L'art excuse tout!" Sous ce beau semblant, trop d'écrivains modernes nous abreuvent d'obscénité et de psychologie morbide. Belle formule, vraiment! Telle n'est pas celle de Botrel: il préfère celle des Grecs "Beau et bon": l'art pour le bien! L'art est aussi une force et une arme; cette arme, Botrel la ramasse pour le bon combat, et le succès a bien prouvé que l'art pour l'art n'y perdait rien... au contraire.

Voilà pourquoi Botrel lutte. Voilà pourquoi il va droit au cœur et soulève des enthousiasmes que ne connaîtra jamais le seul artiste! Voilà pourquoi aussi il allume des colères et des haines. Si ses vers se modulent parfois sur le pipeau rustique ou se contentent de provoquer le bon rire franc qui fait du bien, il en est qui se haussent au sublime et flamboient comme des épées... dont plusieurs ont senti la blessure!

Ces vers de belle vaillance et de combat, ils disent la patrie en danger, ils réveillent les endormis, réchauffent les tièdes, réconfortent les découragés. Eux aussi font surgir des moissons d'épées, comme les larmes de Du Guesclin... Vous vous rappelez cette poésie d'une envolée superbe où le barde conte au héros breton les misères et les angoisses de l'heure présente... Alors le vieux guerrier pleure des larmes d'impuissance :

Et de chaque larme tombée
Surgissait du sol une épée,
La garde en bas, la pointe en l'air.
Et, pareil au blé quand il lève,
Chaque glaive frôlait un glaive,
Et chacun lançait un éclair...

Et je voyais par longues bandes
Nos gâs accourant par les landes,
Le fermier près du châtelain,
Et chacun cueillait une épée
Fière et solide, étant trempée
Dans les larmes de Du Gueslin!

Et cherchez bien ce qu'il y a au fond des " tournées " du barde. Ici c'est une œuvre charitable qui périclite, là une école chrétienne en déficit; ce sont les *Œuvres de mer* ou la *Croix Rouge* ou la *Maison du marin* qui manquent d'argent; parfois c'est simplement une église sans orgue ou un clocher qui s'écroule. Pour toutes les bonnes besognes, Botrel est là. Et il va chanter dans les hôpitaux pour réconforter les pauvres malades; sa voix ardente résonne comme un clairon dans les casernes, à bord des vaisseaux de nos escadres; elle est toujours prête à soutenir les œuvres sociales — les vraies — comme les *Soupes populaires* ou la *Mie de pain*.

Qui donc, aujourd'hui, n'a pas vu et entendu Botrel, tant il se prodigue d'un bout à l'autre de notre France? Mais le barde que chacun a acclamé, le Botrel des grands jours, combien on l'aimerait encore davantage si l'on connaissait l'homme, le Botrel de tous les jours!

C'est lui que je voudrais montrer ici, laisser deviner plutôt, car j'ai peur vraiment de commettre une sorte d'abus de confiance. Une amitié fraternelle me lie à Botrel et m'a fait vivre dans l'intimité de son foyer. En parler en public, j'ai conscience que c'est lui jouer un fort méchant tour... Ma foi, tans pis! Je ne puis réfréner l'envie que ma plume a de courir. Botrel me pardonnera pour une fois mon affection un peu bavarde, et les lecteurs, j'espère, m'en sauront gré.

Allons donc voir Botrel "chez lui".

Chez lui, vous l'avez deviné: ce n'est pas à Paris. Le barde y passe — le moins possible, — mais là n'est pas son foyer. Chez lui, ce ne peut être que là-bas, en Bretagne...

Chez nous, le chez nous de là-bas,
C'est toi, cher petit coin de terre
Qui pars d'Ille-et-Vilaine et vas
Finir avec le Finistère!...

Mais vous pensez sans doute que Botrel, poète choyé du public, ne peut divorcer tout à fait avec lui, que nous le trouverons aisément, au saut d'un express, en quelque Paris de Bretagne, à Dinard ou à Paramé? Vous n'y êtes pas! Notre poète se cache en un hameau perdu de la côte trégoise, dans un des coins les plus sauvages, les plus reculés de la Bretagne bretonnante. Nulle part le vieux sol celtique décharné ne laisse percer plus misérablement — ses os de granit à travers les trous de son manteau d'ajoncs; nulle part il n'est plus déchiqueté par l'Océan. Et la population est comme le granit, rude, pauvre et vaillante, immuable autant que le roc dans ses traditions. Elle vit de "patates" et de blé noir, elle vit de la mer surtout... à moins qu'elle n'en meure! Oh! ces existences de marins, d'épouses solitaires et de veuves! La côte est presque vide d'hommes: tous naviguent, mousses dès l'enfance, ou "graviers" à Terre-Neuve, et quand ils ont la barbe grise, vieux loups de mer, ils mènent encore leur barque de pêche

sur la mer hérissée d'écueils. Les uns portent l'uniforme au grand col bleu sur les navires de l'Etat; les autres sont embarqués sur les transatlantiques ou sur les goélettes islandaises et terre-neuviennes. Mais qu'ils fassent la guerre à Madagascar, en Chine, ou qu'ils "bourlinguent" Dieu sait où, leur vie n'est toujours qu'une longue et dure campagne contre l'éternel ennemi qu'ils aiment pourtant d'un amour immense: l'Océan.

Et, pendant ce temps, les femmes aux jolies coiffes blanches les "espèrent" entre les marmots à élever et les vieux à soigner, sur le lopin de terre enclos dans la broussaille des ajoncs. S'il fait la grande pêche, l'homme rentre passer l'hiver au logis — quand il rentre! S'il est dans l'escadre, il vient seulement de loin en loin, en permission, dans son bel uniforme: ce sont les grandes et courtes joies de ces vies rudes, fertiles en angoisses, en deuils...

Voilà le milieu où Botrel vit, où il s'évade loin de l'atmosphère de la ville et du monde, pourtant pleine pour lui d'acclamations et de flatteries. Et c'est là un des plus beaux traits de ce caractère fortement trempé: si le succès est enchaîné à sa suite, lui n'est pas l'esclave du succès; la griserie qui émane des foules enthousiastes, la folie d'orgueil qui fait tourner tant de têtes bien douées n'a pas prise sur lui, il est bien de sa race, roc que le flot bat sans l'ébranler. Il reste tel qu'il est né, simple et modeste, et non pas par une tension de sa volonté, mais par un don de nature et qui s'ignore. Cette qualité charmante et rare émane de lui à son insu. Peut-être même est-elle excessive et nous eût-elle privés de Botrel, si Mme Botrel ne s'était trouvée là. Elle n'a pas toujours pu l'empêcher de jeter ses premiers vers au feu, aux heures de découragement, mais c'est elle dont la foi vivace a réussi à inspirer au poète plus de confiance en lui-même; elle qui l'a poussé en avant et soutenu dans la lutte. C'est elle, peut-on dire, qui nous a donné Botrel, et maintenant, elle peut être fière de son œuvre.

Allez interroger le barde dans le fracas même des applaudissements, il vous dira qu'à tout ce bruit il préfère sa solitude sauvage, et quitterait tous les "snobs en souliers vernis" pour ses chers "rustres en sabots". De ceux-là, il en est lui-même et le dit carrément:

Fils de rustres, je chante ceux
Grandis, comme moi, sous le chaume.
Aussi, quand le Dieu des bons gueux
M'appellera dans son royaume,
Sur ma tombe gravez ces mots
Qui feront mes restes illustres:
"Ici git un rustre en sabots
Qui ne chanta que pour les rustres!"

Boutade si l'on veut! Et l'on ne doit pas, sans doute, la prendre au pied de la lettre; mais à coup sûr, Botrel est un rustre en esprit à la façon dont un riche peut être pauvre d'esprit selon l'Évangile.

Oui, Botrel aime vraiment les humbles, et une voix plus forte que toutes les autres, la voix profonde de la race, l'appelle sur son terroir natal au milieu des paysans et des marins. Ce n'est pas une fantaisie d'artiste, un caprice passager qui le pousse là-bas durant quelques semaines d'été. Non, il y vit des mois et des mois, les mauvais comme les beaux: il n'aime pas seulement sa Bretagne sous un ciel radieux, mais aussi quand la mer mugit, labourée par les tempêtes d'équinoxe, quand la bise aigre fouette la pluie fine comme un voile de brume sur la campagne et quand le ciel gris est si bas

.... si bas
Qu'on y voit monter sa prière.

Il vit là dans l'intimité du foyer, en tête-à-tête avec Mme Botrel qui est le sourire et la joie de la maison.

C'est qu'il tient à ce sol par toutes les fibres du corps et de l'âme: il y est né, c'est là qu'il a pris conscience du monde extérieur, impression première que rien n'efface; il y a vécu sa petite enfance dans une pauvre chaumière où

une bonne mère-grand l'a bercé des légendes du pays, lui a conté les *Contes du lit-clos*...

C'est à la gauche du chemin
 Qui traverse l'Ille-et-Vilaine,
 C'est à la gauche du chemin
 Qui mène au vieux bourg Saint-Méen.
 Je l'ai quitté voilà vingt ans,
 Mais je l'ai reconnu sans peine.
 Je l'ai quitté voilà vingt ans,
 Ce doux pays de mon printemps!

Et j'ai bonjouré le jardin,
 Et le vieux toit couvert de chaume.
 Et j'ai bonjouré le jardin,
 Dont vous ririez avec dédain,
 Et j'ai fait lentement le tour
 De mon ancien petit royaume;
 J'en ai fait lentement le tour,
 Pleurant sur mon tardif retour....

Son adolescence, transplantée à Paris, n'a réussi qu'à lui faire sentir plus vivement par la souffrance les liens puissants qui l'attachaient au pays perdu. Il a souffert dans l'atmosphère confinée et mesquine du bureau, où il dut, pour vivre, rogner les ailes à son imagination de poète et enfermer son corps né pour les libres espaces. Et, dès qu'il a pu rompre la chaîne qui le rivait à la grande ville, ce fut pour courir se retremper dans l'air natal: c'est là, dans la vivifiante brise de mer, qu'il a retrouvé la joie de vivre et sa belle vigueur.

Le hameau s'appelle Port-Blanc: on ajoute "en Penvenan" pour désigner la commune à la mode de Bretagne. Parfois aussi on dit: Port-Blanc de Tréguier, du nom de la ville voisine, cité muette, recueillie et claustrale, toujours si épiscopale bien qu'elle n'ait plus d'évêque: elle dort à trois lieues de là sur sa colline verte entre deux eaux, et de sa cathédrale gothique où repose saint Yves, jaillit vers le ciel une flèche de dentelle, reine d'un vaste horizon. Botrel nous a conté comment le diable lui-même fit ce pur chef-d'œuvre en une nuit, et en fut d'ailleurs pour ses frais, ayant trouvé plus malin que lui en la personne du vieux recteur.

.... Et voilà de quelle manière,
Trégorrois, fut construit jadis
Votre clocher, ce doigt de pierre
Qui vous montre le paradis.

Pour se rendre à Port-Blanc, c'est tout un voyage. Le chemin de fer arrive jusqu'à Lannion à travers le délicieux bocage de la vallée du Légner. Sous la ville, le joli ruisseau jalonné de moulins s'enfle soudain aux heures de marée, du flot de la mer tout proche:

Ses vagues font rêver l'enfant,
Sa douceur rassure la mère:
Ce n'est déjà plus la rivière,
Ce n'est pas encor l'Océan!

On débarque sur le petit port que domine l'enchevêtrement des pignons du moyen âge et des maisons de granit sombre. Là, on frète un véhicule chez Yves Prigent, qui est la providence de vingt lieues de pays sans chemin de fer, et puis... en route! par les chemins creux entre les hautes levées de terre crêtées d'ajoncs: en voilà pour deux heures. En sortant de Lanion, on monte ferme pour courir sur un plateau élevé de plus de 100 mètres au-dessus de la mer, et, du haut de la côte, on découvre à perte de vue un grand horizon bleu fermé par le profil vaporeux du Mené-Bré. Puis, plus rien que d'étroites échappées sur des champs clos, par le pertuis des échaliers; quelques chaumières de granit s'espacent en bordure de la route, avec leurs meules de paille coniques d'où émergent une perche et d'énormes tas d'ajoncs roux: le charbon de Bretagne. A tous les carrefours, les vieux calvaires de granit tachés de mousses et de lichens dressent sur leurs marches disjointes des bons Dieux naïfs, émoûssés par le temps. Si, d'aventure, une vieille femme ou un mendiant s'y repose, c'est tout un tableau: vieille pierre, vieilles figures, vieilles hardes déteintes, harmonie des choses et des gens!

Au bout de quatre bonnes lieues, voici poindre le gros

clocher carré de Penvenan, le "bourg" breton par excellence: une grande place qu'emplit, le dimanche, la foule noire aux coiffes blanches, et où les vieilles marchandes de "parts de pardons" dressent en plein air leurs humbles éventaires; au milieu, l'église se dresse parmi les tombes fleuries du cimetière en terrasse.

Heureux celui qui repose
 Au pied du clocher natal,
 Réveillé dès l'aube rose
 Par la chanson du métal.
 Il dort près de sa demeure,
 N'a changé que de lit-clos;
 De sa femme qui le pleure
 Il entend tous les sanglots.

.....
 Tous les matins, au passage,
 Chacun le bonjour encor:
 Celui qui meurt au village
 N'est jamais tout à fait mort!

Tout autour de la grande place, les maisons de granit forment le cercle et s'allongent en pattes d'araignée le long des routes rayonnantes. Maintenant, il n'y a plus qu'à descendre vers la mer, toute proche, mais encore invisible. Bientôt, sur un ressaut, le sémaphore apparaît avec ses mâts de signaux, et, quand on arrive là, soudain, c'est un éblouissement.

Au pied des collines de landes sombres, hérissées de rocs gris, la mer s'étale, infinie, sublime, et, par les beaux jours, l'azur en est aussi profond, aussi intense que celui de la Méditerranée.

Au loin, perdues entre le ciel et l'eau, les Sept-Iles émergent en long chapelet que prolongent des traînées d'écueils en dents de scie, comme les pics d'une sierra submergée: tantôt leurs profils anguleux se découpent à l'emportepièce au-dessus du flot bleu, tantôt ils s'estompent dans la brume, et parfois le ciel et l'eau se fondent en des teintes si indécises que l'archipel entier semble voguer dans les nuages. Voici Rouzic en forme de cône, où tournoient par bandes les calculots au bec rouge, et l'île Plate, et Malban,

et Bono, en forme de trapèzes, et l'île aux Moines avec le fût blanc de son phare. La nuit, cet œil clignotant au loin dans l'infini des ténèbres semble se rapprocher soudain, puis disparaître dans un de ces va-et-vient qu'ont les hallucinations de fièvre.

Tout à l'Ouest, l'île Tomé est une véritable crête de montagne trouant la mer, et sa longue échine à trois ressauts semble au-dessus de l'eau le dos énorme de quelque monstre marin. C'est derrière cet écran violet que, tous les soirs, le soleil descend lentement, doré ou sanglant, incendiant le ciel et la mer.

Plus loin encore, derrière Tomé, c'est toute la côte de Perros et de Trégastel, tandis qu'à l'Est la côte se profile aussi très loin, avec la grande église de Plougrescant sur la colline.

Et ces rivages changent de couleur et d'aspect à chaque heure du jour, dans des jeux de lumière infinis. Parfois, on distingue tous les champs, le vert des campagnes, l'ourlet clair de la grève, les villages blancs et les maisons éparses, et, d'autres fois, tous ces détails disparaissent dans une simple silhouette bleue, mauve, violacée ou noire, ombre chinoise du continent sur l'immense écran du ciel et de l'Océan.

Mais si du lointain horizon nous ramenons nos regards à nos pieds, à quel spectacle étrange ils se heurtent, dans quel chaos ils se déroutent! Le domaine de la terre et celui de l'eau se pénètrent et s'enchevêtrent si confusément qu'on serait bien empêché de discerner à première vue le dessin de la côte au milieu de cette large zone amphibie, inextricable. Et, au fait, il n'y a pas ici de ligne de rivage, mais plutôt toute une bande de continent effondrée, brisée, déchiquetée dans la mer: c'est un émiettement de granit, qui va s'égrenant au large, se découpant en arêtes vives sur le flot bleu, ourlé d'écume blanche. Tel morceau de terre, tel rocher est-il promontoire, île ou presqu'île? Qui saurait le

dire? Et parfois il est l'un et l'autre au gré du flux et du reflux dont le jeu vient encore augmenter la confusion, modifier incessamment l'aspect et le relief de cet étrange paysage d'eau, de rocs hérissés, de grèves pâles, de varechs mordorés et d'algues vertes.

La route se précipite en une grande descente vers la mer: au bas de la côte, c'est Port-Blanc. Oh! il n'est pas grand, le hameau, et bien vite on a fait le compte de ses maisonnettes: la première, humble et basse, est celle d'Anatole le Braz, le grand poète breton; amoureux lui aussi de ce coin de rochers, il vient y passer les deux mois de vacances que lui laisse sa classe du lycée de Quimper. Le Braz est un aîné et un ami pour Botrel, dont il voulut saluer le premier essor dans la belle préface des *Chansons de chez nous*.

Après sa maison vient tout ce qui représente ici les ressources de la civilisation et l'organisme social: le Syndicat de la marine, le débit de tabacs, le bureau des douanes, deux ou trois auberges, moitié débits de boissons moitié épiceries, où l'on vend un peu de tout. En arrière est la maison d'école avec le bureau du port et la boîte aux lettres. Enfin, dominant l'ensemble, une humble chapelle se hausse sur un petit tertre, et le calvaire de granit dessine haut dans le ciel un grand signe de croix, planant, comme il convient si bien au symbole de la vie spirituelle, au-dessus de la vie matérielle.

Et voilà tout Port-Blanc ou à peu près! Il s'aligne au-dessus d'un talus de galets, devant une petite grève incurvée que ferme à droite une pittoresque silhouette: c'est un énorme rocher dont la masse surplombe à pic vers la mer, et, juchée tout à la pointe, une vieille guérite de granit fait toujours le guet comme au beau temps de la guerre à l'Anglais. Mais le rocher de la guette fait lui-même modeste figure à côté de son colossal voisin le rocher du Voleur, superbe bastion naturel, à double pointe. Les contrebandiers, dit-on, s'y cachaient autrefois: aujourd'hui, on n'y ren-

contre plus que les braves et pacifiques douaniers Thos et Quéréel, qui y montent la garde jour et nuit avec leur pipe fidèle pour seule compagne.

En face, les écueils et les îlots innombrables dessinent une ceinture dentelée qui brise la grande houle du large et abrite un vaste port clos. Parmi ces lambeaux arrachés à la côte, on distingue *Groagué* ou l'île des Femmes, aux grèves d'un blanc cru, *Castelnevez* ou l'île du Château-Neuf qui n'a jamais eu sans doute d'autre castel que ses rocs bizarrement crénelés par la nature; l'un d'eux présente, à pic, au-dessus de la mer, l'étonnant profil d'un évêque bénissant. La terre la plus vaste de l'archipel est l'île Saint-Gildas, solitude d'une si poétique sauvagerie avec son auréole de plages et de chaos granitiques, sa rude flore marine, ses landes parfumées et son petit bois de pins toujours vert parmi les rochers gris. Une vieille dame vit là en Robinson: il n'y a pas d'autre habitation dans l'île que la sienne, avec la ferme qui en dépend et une vieille chapelle touchante par sa naïveté et son dénuement, dans un enclos de petits murs croulants envahis par les ronces et les herbes folles.

Plus loin, vers Bugelez, je veux citer encore l'île d'Illic, bien qu'elle soit presque invisible parmi le hérissément de rocs qui l'entourent. Mais cet îlot perdu a eu un sort illustre: le maître Ambroise Thomas l'avait choisi pour y bâtir sa maison "au péril de la mer", et il était devenu le roi de ce petit royaume: le grand musicien aimait sans doute mieux encore que la musique des hommes la sublime et terrible symphonie des tempêtes et la grande voix hurlante des vagues quand elles se brisent sur les récifs et rebondissent en gerbes d'écume. La maison est toujours là, parmi des rochers étranges, dont l'un semble un moine en prière; on montre celui où le maître aimait à rêver. Sa veuve habite encore Illic en été; pieusement, elle a fait construire une chapelle à la mémoire de l'immortel auteur

de *Mignon*, et, tous les ans, une messe anniversaire y est dite. Inutile de dire que Botrel est l'ami de la maison et qu'il joint ses prières à celles de son hôtesse :

Entre les images naïves
Des vieux Saints de chêne sculpté,
A l'autel de Monsieur Saint-Yves
Ce matin le prêtre est monté.

Sa prière, en doux bruit de rêve,
S'envolait vers le Paradis....
Et le vent rôdeur de la grève
Entonnait un *De profundis!*

O les accents lents et magiques,
Terribles et doux à la fois!
Que de beaux rythmes liturgiques
Le vent d'automne a dans la voix!

.... Parfums du large, encens d'église,
Voix du ciel et voix d'ici-bas,
Bien faits pour plaire à l'âme exquise
Du bon maître Ambroise Thomas...

Et n'était-ce pas son génie
Vivant toujours, épars dans l'air,
Qui donnait sa grande harmonie
A la Chanson du vent de mer?

Mais Botrel? Oui, je vous entends. Mais même ici, le poète vit un peu à l'écart et ce n'est pas lui que vous rencontrerez tout d'abord: rarement même il vient sur l'embryon de quai où se concentre l'animation de Port-Blanc, si j'ose m'exprimer ainsi, et, puisque j'en suis aux énormités, je dirai que dans ce grand centre il se cache presque... dans la banlieue! D'ailleurs, rien ne distingue sa maison, qui est celle des marins et des paysans... Ah! si, pourtant, voyez là-bas, par delà la chapelle, ce drapeau dont les trois couleurs éclatent joyeusement sur le front austère des landes: c'est là.

On y arrive de la grève par un petit chemin herbu et bossu que n'ont point tracé ces Messieurs des Ponts et Chaussées, mais seulement les sabots et les pieds nus de cent générations. Oh! ce petit chemin avec ses lanières vertes courant entre l'usure des sentes, avec ses pierres rou-

lantes et ses affleurements de granit qui font le gros dos! Qu'il est charmant et qu'ils sont charmants tous les petits chemins, ses pareils, qui zigzaguent et s'entrecroisent à l'aventure à travers les landes et les champs clos de Bretagne! Qu'ils sont poétiques, enfouis dans la verdure, avec leurs croix de carrefours, et leurs vieux doués aux margelles usées, à l'eau trouble et moussue, où les femmes jouent du battoir... et de la langue...

A croupetons sur la pierre
Des vieux doués de chez nous,
Comme faisant leur prière,
Les femmes sont à genoux.
O la prière effroyable
Qu'elles adressent au diable!
Et pan, pan, pan,
Ma Doué!
Comme la langue maudite
Marche vite
Au vieux lavoir!
Et pan, pan, pan, vite, vite,
Plus vite que le battoir!

Qu'ils sont mystérieux, discrets, les petits chemins bretons! Toujours cachés jalousement entre les murs de pierre sèche ou les talus coiffés d'ajones, ils se faufilent en tapinois de ferme à ferme sans jamais dire où ils mènent, et, quant à eux, ils n'ont pas l'air pressés d'arriver; ils semblent prendre un malin plaisir à dérouter le promeneur qui n'y voit goutte, car on n'en peut sortir que par les échaliers énigmatiques qui s'échappent de droite et de gauche à travers les haies, et ils s'entendent à merveille à vous faire tourner deux heures durant dans un cercle... qui n'a d'ailleurs rien de vicieux. Mais ce sont bien les plus délicieux chemins du monde et les meilleurs à suivre quand on ne va... nulle part. Quel plaisir de s'y perdre à dix pas de chez soi, d'enfiler un chemin après l'autre, à l'aveuglette et de faire deux lieues dans un kilomètre: demandez à Botrel!

Mais, à propos, n'étions-nous pas sur le petit chemin qui conduit à sa porte? Justement la voilà, sur un petit carre-

four vague... , une vraie symphonie de vieux granit! Rien que du vieux granit! Il moutonne à fleur de terre parmi l'herbe élimée; il encadre les champs de petits murs qui ressemblent à des ruines; c'est de granit qu'est la maison avec des encadrements de belles pierres taillées, et ailleurs des blocs irréguliers dont le grain rugueux se hérissé dans une résille de joints blancs; mais tout à l'entour ce ne sont que vieilles chaumines où il n'y a même plus de joints, vieux granit déchaussé, dartreux, coiffé de pailis terreux et jaunâtres.

Avez-vous remarqué que : telles portes, tels gens? Il y a les nobles, les bourgeois et les paysannes; il en est de prétentieuses et de bon enfant, de grincheuses et d'affables; les unes braveraient un siège et crient: "Passez au large"; les autres s'entr'ouvrent en souriant et disent: "Entrez donc!" — "Entre et hardi!" comme on dit en Bretagne. — Telle est la porte de Botrel, de celles qui ouvrent et ne ferment pas; une toute modeste porte de bois, large et basse, dans le mur du jardin: pas de sonnette, une simple pesée du loquet la fait bâiller toute grande. Sur une pierre d'angle on lit ces mots peints à la diable: "Ti-Chansonniou", c'est-à-dire la maison des chansons. Ainsi l'a baptisée la voix populaire, qui trouve toujours le mot simple et juste. Celui-ci est né tout seul dans le parler local, et il dit assez que la maison du barde est celle de tous, la maison où l'on vient, aux veillées, chanter et entendre chanter:

Pauvre gueux à mine hagarde
 Ou gentilhomme sans orgueil,
 Matelot, sonneur de bombarde,
 Cœur en joie ou bien cœur en deuil:
 Qui que tu sois, passant, regarde
 Pour bien reconnaître mon seuil,
 Car la maison de l'humble barde
 Est la maison du bon accueil!

Entrons donc! Dès le seuil, le regard va tout droit au drapeau qui, de loin, nous a tenu lieu de l'étoile des rois Mages.

Fiché dans le paillis échevelé de la grange, il claque fièrement dans la brise de mer, tandis qu'un peu plus bas, sur la crête ébréchée du mur, une croix de granit se dresse bien enracinée et défiant le vent: ces deux symboles, c'est tout Botrel, et il les a dressés là devant sa fenêtre pour jamais ne les perdre de vue... "Dieu! Patrie!" C'est la devise qu'il a fait graver sur son cachet autour de l'hermine de Bretagne, et tel est aussi le cri où tient toute son âme: "Vive Dieu! Vive la Patrie!"

Cette Croix de granit, le barde l'a édifiée de ses propres mains, et lui-même il a voulu y graver les initiales de son père défunt pour que l'emblème de sa foi fût en même temps un hommage et un souvenir de piété filiale.

Ce qu'on voit en dernier, c'est la maison, ou du moins sa figure; en effet, elle boude le dehors et tourne le dos à la mer, à la tempête. Du côté de la porte, on ne voit que son grand toit d'ardoises qui s'abaisse aveugle jusqu'à la crête du mur: ah! si, pourtant, elle risque une petite lucarne, une seule, comme un œil ouvert sur la mer: c'est Botrel qui a troué cete échappée, et il y a collé sa table de travail pour voir la grande mer quand il lève les yeux.

Mais, toute sa vie, la maison la concentre sur le jardin, chauffant sa façade au bon soleil du Midi. C'est là qu'elle s'ouvre de plain-pied, simple rez-de-chaussée avec une mansarde sous le toit; un banc de pierre s'adosse à la façade, où l'on peut "lézarder" à l'abri du vent de mer; quelques plantes grimpantes encadrent la porte et les deux fenêtres, et en face le jardin s'enclave dans son petit enclos de murs. Le grand jardinier de ce petit jardin, c'est la nature qui y fait un peu ce qu'elle veut: elle a un aide, toutefois, en la personne du brave père Menguy, un vieux pêcheur d'Islande retraits, grand ami de la maison. Grâce à ce Le Nôtre marin, jardinet se pare de quelques fleurs, de quelques planches de légumes d'un honnête cachet paysan; il y a même une demi-douzaine de citrouilles obèses

qui arrondissent pesamment sur la terre leurs rutilantes bedaines, craquelées au soleil, vernies par la pluie. Mais tout cela n'est ni trop peigné ni trop ratissé, et, au-dessus, quelques pommiers enchevêtrent à souhait leurs branches torves.

Il y a surtout au fond, contre le mur, deux figuiers trapus mais feuillus — et qui donnent des figues, s'il vous plaît! — C'est un coin d'ombre charmant, mais Botrel préfère le banc rustique qu'il s'est fait lui-même sur un piédestal de rochers, près de sa croix, "entre l'Océan vert et la verte campagne." De là, par-dessus ses murs, il embrasse tout l'horizon de Port-Blanc: à droite, la petite chapelle et son calvaire; en face, la mer immense criblée d'îles et d'écueils; derrière, les collines de landes sombres; à gauche, les "crec'hs". Les crec'hs sont de petits hameaux disséminés sur la hauteur. Leurs toits pointus, leurs pignons de granit aux larges cheminées se profilent en dentelures sur le ciel. Le poète aime à les contempler à l'heure grise où de chacun d'eux la fumée d'ajonc s'élève bleutée sur le fond rouge du couchant; c'est comme l'appel du foyer dans la mélancolie du crépuscule qui descend... Toutes ces fumées qui montent dans le ciel, c'est autant de marmites pendues à la flamme claire dans l'âtre, autant de coiffes blanches affairées pour le repas du soir, et, en les voyant au loin, le laboureur dans son champ, et le marin sur la mer éprouvent la douceur de la journée finie vers le logis...

A l'heure où, las de sa journée,
Le soleil descend dans la mer,
De chaque pauvre cheminée
Un filet blanc monte dans l'air.

.....
Et l'ajonc fume, fume, fume
Et dégage un parfum exquis,
Une douce odeur qui parfume
A l'instant tout le pays.

Et cela monte droit et ferme
Comme l'encens d'un encensoir
Qui monterait de chaque ferme
Vers le cœur de Dieu, chaque soir!....

Et nous aussi, dociles à l'appel du foyer, entrons dans la maison: ce n'est pas difficile, la porte est toujours ouverte et les formalités du vestibule sont supprimées... avec le vestibule lui-même!

On entre d'emblée dans la "salle", la vieille salle de ferme qui sert à tout, qui remplace tout, qui résume à elle seule le foyer breton. Et elle garde ici, avec un petit cachet d'art rustique, le pur aspect traditionnel.

Au fond, l'âtre immense s'enténèbre sous la hotte enfumée qu'ornent sur le devant les fusils au râtelier. De chaque côté, les lits-clos massifs alignent leurs boiseries ajourées et bien astiquées, leurs bancs-coffres où il fait si bon, les soirs d'hiver, se rôtir à la flamme. Et, tout autour de la pièce, ce sont encore des vieilles boiseries aux cuivres reluisants, les bahuts, la crédence où éclatent les peintures naïves des faïences de Quimper, et la grande horloge au son grave "dong, dong"...

... Une horloge en châtaignier
 Au long coffre à la mode antique
 Que dut longuement travailler
 Quelque Michel-Ange rustique.

Au milieu, la grande table s'allonge, hospitalière et patriarcale, avec ses deux bancs où peut s'asseoir toute une maisonnée. Enfin, là-haut, aux solives brunes du plafond, pendent des vivres en réserve comme pour un siège: parmi des grappes d'oignons fauves, le dernier cochon tué a laissé le meilleur de lui-même et survit en savoureuses charcuteries.

C'est bien l'intérieur séculaire, le décor immuable où se sont écoulées paisibles tant d'existences d'autrefois. Botrel s'en enveloppe avec bonheur; voilà l'atmosphère qu'il faut à son âme atavique de Breton, la seule qui s'harmonise avec celle du dehors. Quand le poète a couru la lande ou la grève, il peut rentrer chez lui sans briser son rêve et le continuer doucement au coin de l'âtre. Les vers et les rythmes

s'épanouissent à l'aise dans cette symphonie des choses qui chantent à l'unisson.

Les moindres objets accrochés aux murailles donnent leur petite note dans l'ensemble: ce sont les vieux bénitiers de faïence au coin des lits-clos, le penbas, le biniou et les grands chapeaux à rubans de velours et à boucle d'argent qui pendent à des clous. Sur la corniche des bahuts, surmontés de vieux rouets, s'espacent de rudes bouquets d'ajoncs et de gourdes jaunes hérissées de verrues. Ici, une minuscule frégate vogue, toutes voiles dehors... dans une bouteille; pas une vergue, pas un filin ne manque au grément: patient chef-d'œuvre de marin oisif au logis. Là, des images d'Epinal crient violemment sur la chaux blanche du mur, figurant le Juif errant et le Sorcier du village, la Tour d'Auvergne et Cambronne, les héros bretons. Et voilà aussi des portraits de marins et les souvenirs habituels de leurs longs voyages: une noix de coco sculptée, un perroquet sur son perchoir.

Mais, le clou de cette décoration, c'est assurément Monsieur saint Yves peint à fresque à même la muraille, avec quelle naïveté de touche, juste ciel! mais aussi avec conviction et respect, cela se sent. C'est un portrait en pied, bien que le saint personnage ne tienne guère sur les siens et penche visiblement à gauche tout d'une pièce. Cette icône tutélaire du pays de Tréguier est proche parente de tous les bons saints mal dégrossis, mais toujours expressifs, qui ornent les chapelles rurales de Bretagne. Et, en effet, c'est l'œuvre du dernier imagier populaire peut-être qui se soit évadé du moyen âge pour vivre en notre siècle morose. Anatole le Braz nous a conté son histoire dans le *Pays des Pardons*.

Il s'appelle François Rémond de son vrai nom, mais, de Lannion à Saint-Brieuc, où il est connu comme le loup... (noir, car il est ramoneur de son métier), on ne l'appelle que Mabic (petit enfant). C'est qu'il est bon et innocent comme

un enfant malgré sa barbe hirsute, démentie par deux yeux bleus et candides. Une nuit, raconte-t-il, qu'il dormait à la belle étoile, chassé du toit conjugal par l'acrimonieuse querelle d'une de ses femmes (il s'est marié quatre fois!), Monsieur Saint-Yves lui est apparu en personne et cette vision a décidé de sa vie. Depuis lors, il va, apôtre du bon saint, laissant dans toutes les maisons dont il ramone les cheminées son image, telle qu'il l'a de ses yeux vue: avec son bonnet carré, son surplis et son étole, une main sur son cœur, l'autre tenant une bourse.

Pour pinceaux, il a ses doigts et quelques menues branches de genêts; pour couleurs, de la suie (comme de juste), de la terre rouge et du blanc d'Espagne, qu'il délaye dans trois coquilles de Saint-Jacques. Et c'est là tout son bagage! Veut-on lui payer sa sainte besogne? Il demande cinq sous.

Le jour qu'il vint chez Botrel marqua son existence, car on le força à empocher la grosse pièce blanche, mais surtout on lui fit boire un breuvage... inouï, tel que jamais son palais n'en avait dégusté: il prit le verre avec méfiance — c'était du malaga, — mais à peine l'eut-il avalé que ses yeux flambèrent, et que, dans sa joie, il dansa la jabadao, ce qui veut dire pour les ignorants qu'il sauta si fort en l'air, qu'il put claquer trois fois ses sabots avant de retoucher terre. Puis il dit d'un air extatique: "On croirait avaler Otro Doué (Monsieur Dieu) en culotte de velours!" Ce mot prouve qu'une âme de poète se cache sous la rude écorce de Mabic, et il le montra bien cette autre fois où Le Braz lui demanda:

— Pourquoi ne te laves-tu pas? Tu as un ruisseau devant ta porte!

Il lui répondit:

— Ça troublerait la petite âme blanche du ruisseau et ça l'empêcherait de chanter.

Mais où diable ce bon Mabic nous a-t-il entraînés? Reve-

nons-en à nos moutons, je veux dire à notre grande salle, ou plutôt non, nous y avons tout vu; passons dans la chambre voisine, suite et fin du rez-de-chaussée. Nous voici dans ce qu'un bon fermier appelle la belle chambre, la chambre de réserve: ici, elle sert en particulier de salon, de salle à manger et en général de tout ce qu'on veut. On y fait, je l'avoue, quelques concessions au siècle et au monde: il y a une cheminée avec une glace et même on n'a pas reculé devant le luxe rutilant de l'andrinople. Tout de même, la Bretagne ne perd pas ses droits: nous retrouvons les bahuts, un vieux lit-clos sculpté plein de livres que surmonte un vaisseau de guerre tout armé. Tout autour, épinglé au somptueux andrinople, s'étale un petit musée, pochades, dessins, estampes, photographies: voici le vaisseau *le Vengeur*, la bataille de Saint-Cast, d'exquises eaux-fortes d'Ozanne. Puis c'est la galerie des amis et des souvenirs, la pauvre chaumière du Parson où le poète a vécu sa petite enfance; voici Déroulède avec un cordial salut envoyé de Saint-Sébastien au barde; des portraits autographiés de Lemaître, Coppée, Maurice Barrès, Drumont, Guérin dans sa cellule, Cassagnac qui salue en Botrel "le moderne Tyrtée qui redonne du courage à ceux qui en manquent"; le bon vieux maître Ambroise Thomas a griffonné sur sa photographie quelques notes de musique datées de son île d'Illic; des généraux, des amiraux, etc.

Avec tout cela, nous n'avons pas rencontré encore le coin intime du poète... et il ne reste plus que le toit! Eh bien, justement, c'est là qu'il s'est réfugié avec Mme Botrel, au-dessus du bruit et du mouvement de la maison. Comme deux héros d'Henri Murger, ils ont choisi leur chambre à coucher et leur cabinet de travail. On y monte de la grande salle par une sorte d'échelle de meunier, étroite et raide, et qui crie sous les pas. La pièce est toute petite, et sous son plafond bas aux flancs obliques, elle semble une carène de navire renversée: au fait, ces grands toits bretons ne sont-

ils pas des vaisseaux, la quille en l'air, fendant l'azur du ciel?

Sur chaque face s'ouvre un sabord, je veux dire une lucarne, l'une sur la lande, l'autre sur la mer. C'est contre celle-ci, au saut du lit, que le barde a accoté sa table de travail, face à l'infini. Le geste est beau, mais la table est fort modeste, et pour cause: c'est une "mée" à pétrir le pain que le poète a couverte avec trois planches et rhabillée d'andrinople.

A la vérité, on a beaucoup de peine à la distinguer sous l'encombrement des papiers qui l'envahissent et jaillissent en fusées, en feu d'artifice, d'un classeur, objet charmant, ainsi nommé parce qu'on y fourre tout pêle-mêle sans rien classer. Contre le mur, une étagère porte les livres familiers, et tout autour, le musée aux gravures et aux photographies se continue, dans une note plus intime qu'en bas.

Rien qu'à voir le bureau de Botrel, on sent qu'il n'y travaille pas; entendons-nous: je veux dire qu'il n'y fait pas de vers. Ce ne sont que des lettres, encore des lettres, en tas. Comment pourrait-il se recueillir devant ce monceau d'enveloppes dont chacune représente là pour lui quelqu'un à qui il faut répondre? Assis à sa table, Botrel n'est pas un poète, c'est le monsieur connu, harcelé de tous côtés et qui, févreux, désireux malgré tout de faire plaisir à tous, pare au plus pressé, calme par des acomptes l'hydre aux cent têtes.

Oh! ce courrier, qu'il serait amusant s'il était moins volumineux! Tous les jours, le brave facteur rural, chargé à plier non seulement de son sac de dépêches, mais de victuailles et de commissions pour tout le pays, arrive de Penvenant vers trois heures, et régulièrement il dépose à Ti-Chansonniou un énorme ballot. Il y a d'abord le lot des journaux et des revues; ça tient de la place, mais c'est vite vu. Ce sont toutes les feuilles de Bretagne et d'ailleurs qui pillent Botrel sans vergogne, sachant qu'il le permet et

même qu'il en est content. Le barde, en effet, n'a jamais voulu faire partie de la Société des gens de lettres, exprès pour que les plus miséreuses feuilles de chou puissent le reproduire sans entrave et sans redevance: c'est toujours l'homme pour qui l'art n'est pas un métier, mais un apostolat, et qui ne désire qu'une chose, c'est que la bonne parole porte loin et partout.

Les lettres d'amis, je n'en parle pas, elles sont toujours les bienvenues, même quand on n'a pas le temps d'y répondre. Mais, à côté de celles-là, que d'autres belles ou naïves, touchantes ou grotesques, importunes ou amusantes! Il y a les admirateurs désintéressés qui éprouvent tout simplement le besoin d'exprimer leurs sentiments en vers ou en prose; il y a les débutants qui demandent des conseils, les poètes méconnus qui épanchent leur bile, et les bohèmes de Montmartre ou d'ailleurs auxquels il manque toujours vingt francs... ou davantage. Puis ce sont les demoiselles en quête d'autographes, les jeunes misses à album. Voici les bonnes œuvres, toutes meilleures, toutes plus intéressantes les unes que les autres, et qui voudraient bien des concerts; voici les bons curés qui racontent en termes attendrissants la vétusté de leur église ou le désarroi de leurs écoles libres et les belles madames qui sollicitent un concours pour leur soirée du tant. Un jour, c'est un jeune employé de boutique qui voudrait souhaiter la fête à son patron en vers et qui commande ce qu'il lui faut pour mardi, à 10 heures, au plus tard: célébrer Cornu quincaillier, gendre et successeur, qui va se retirer après fortune, quel beau sujet! Mais il faut faire le prix avant de s'y mettre! Ou bien c'est un bon petit jeune homme: son professeur de piano lui a dit qu'il avait des dispositions et il demande à faire la musique d'un volume de chansons, rien que ça! Quelquefois, ce sont de paternels conseils, ou des bordées d'injures de quelque pauvre fou. Mais il y a compensations, par exemple, quand un missionnaire écrit,

de Madagascar ou de Chine, quel réconfort et quel bien apportent là-bas les chansons de chez nous; ou quand arrive une lettre de ce brave petit gâs breton qui traînait la misère et bouillait de se battre et que Botrel a fait partir au Transvaal. Une fois, c'est un séminariste qui voulait quitter la soutane et dont la foi s'est réveillée plus ardente à la voix du barde; une autre fois... mais je n'en finirais pas, et d'ailleurs je me sens lancé dans une voie dangereuse: si je divulguais la place que tiennent le bien et la charité dans sa correspondance, Botrel ne me pardonnerait pas.

Si Botrel n'est qu'épistolier à son bureau, où donc est-il poète? Partout, sauf chez lui! Il est de l'école des Péripatéticiens, et c'est par les landes ou par les grèves qu'il va chercher l'inspiration. A peine levé, il part. Le temps est-il mauvais? N'importe, il met ses guêtres et ses gros sabots, voilà tout...

Fendus comme des pois chiches,
 Mes sabots ne sont point beaux,
 Mes sabots ne sont point riches,
 Mais je suis dans mes sabots!

Si cette tenue vous étonne, sachez qu'à Port-Blanc, Botrel ne fait pas tant de façons: une culotte de velours, un bon tricot de laine et un béret bleu, tel est son équipement ordinaire. Ainsi paré, il va par la campagne, errant dans les chemins creux, escaladant les échaliers, bonjourant les paysans au passage, s'asseyant parfois sur une pierre ou sur l'herbe dans un coin abrité et caché à tous les yeux. Il aspire à pleins poumons l'air natal et l'odeur de l'ajonc — cet ajonc qui sent tant de parfums ensemble, à l'en croire:

Parfums des champs, de la montagne,
 Des bois, de l'Océan profond:
 Toute l'odeur de la Bretagne
 Tient dans un petit brin d'ajonc!

C'est ainsi, en pleine nature, le sang fouetté par le vent de mer, qu'il aime se laisser aller à l'inspiration: ayant

toujours en tête cent projets de chansons ou de poésies à l'état latent, il cueille le fruit le plus mûr de ce verger intime, et, de sa promenade, il rapporte toujours au logis une œuvre nouvelle crayonnée presque sans rature sur son carnet et dont il offre galamment la primeur à Mme Botrel... Quand je dis la primeur, je me trompe! A vrai dire, le premier auditeur du barde est toujours son chien fidèle, le bon Blei-gwenn (*loup blanc*) qui ne le quitte pas plus que son ombre, fou de joie si le poète veut bien se distraire un instant à lui lancer une pierre, mais respectueux du travail de son maître qu'il semble suivre attentivement de ses grands yeux intelligents.

Une des stations préférées du poète, c'est la chapelle du Port-Blanc. Ce qui l'attire là, ce n'est pas seulement le panorama merveilleux, c'est le charme, la poésie indicible qui émane de cette pauvre chapelle. Toute la Bretagne tien en raccourci dans ce petit enclos aux murs de granit, encadrant la pelouse montueuse où la foule s'assemble le jour du Pardon. On y monte par des degrés de pierre usés et bossus, si bas qu'on dirait plutôt un plan incliné aux larges dalles cerclées d'herbe drue; et pour y pénétrer, il faut enjamber la pierre levée de l'échalier. La chapelle, terrée, blottie dans un pli de terrain, est là comme écrasée sous son énorme toit de schiste moussu et mal équarri qui, d'un coin, touche presque le gazon; elle semble échouée là, acculée par la tempête contre son petit tertre. Ses deux pignons se profilent aigus, le chevet éclairé d'une grande fenêtre flamboyante, la façade trouée d'un charmant portail en ogive et surmontée d'une simple arcade où se balance la cloche, en plein air.

Notre Port-Blanc possède une chapelle ancienne
Qui date pour le moins de sept à huit cents ans;
La vieille Anna le Gwen en était la gardienne;
Elle y sonnait le glas pour les agonisants!

Et l'intérieur de la pauvre chapelle! Il est tout simple-

ment splendide dans sa misère: le gros pavé disjoint et verdi suinte l'humidité, les murs raboteux sont grossièrement blanchis à la chaux; la charpente s'appuie sur des chevrons énormes, à peine dégrossis, où pendent de petits navires offerts en vœu par les marins sauvés d'un grave péril ou par leurs vieilles mères: on ne peut voir ces naïfs ex-voto sans penser avec attendrissement à la douce cantilène de Botrel, le *Vœu à saint Yves*. Pas d'autre siège que deux bancs, le long des murs, où s'espacent des saints rustiques: saint Tugdual, saint Sébastien, saint Nicolas. Saint Yves, lui, a une place d'honneur, comme il convient au pays de Tréguier. Il trône sur un petit autel, dans l'unique bas-côté mansardé par la grande pente du toit, et à ses côtés il a deux petits personnages de bois bien curieux, sculptés par quelque Mabic d'autrefois. L'un d'eux figure le pauvre qui tient sa croix et apporte un placet au saint avocat, et sa tête qu'encadre un collier de barbe est à s'y méprendre celle d'un pêcheur de la côte; de l'autre côté, le bon riche qui met la main à son escarcelle à la figure et le costume d'un petit hobereau campagnard.

Tout cet ensemble et chaque détail ravit le barde. Que d'heures il a passées, assis sur les marches du calvaire, adossé au fût élancé de la croix, et aussi immobile dans sa rêverie que les quatre vieux saints de pierre qui montent la garde là, depuis des siècles, aux pieds du Christ!

Parfois, dans ses pérégrinations, emporté par le feu de la composition, il parle tout haut, il chante, il gesticule. Un jour, la petite bergère de la ferme des Savidan l'ayant rencontré dans les champs, rentra effarée chez ses maîtres et leur dit en hochant la tête et en se frappant le front:

— Otro Botrel, ma Doué! il n'a plus son compte! C'est un songeant à c't'heure!

Les gamins en maraude savent bien, eux, qu'ils trouveront leur compte à être sur le passage du poète qui a toujours la poche pleine de sous à leur intention. Aussi, dès

qu'il se montre au dehors, est-il guetté par des paires d'yeux ardents, et les petits pieds nus basanés lui emboîtent le pas; la première distribution empochée, le clan s'arrête et délibère: on se creuse la tête, on invente des ruses d'Apache pour dépasser le poète sans se faire voir et se poster encore une fois sur son chemin. Souvent il entend la petite troupe galoper derrière les haies, sauter les échaliers, mais les marmots paraissent si heureux de leur tactique qu'il sourit et plonge encore une fois la main dans la poche.

Si Botrel est toujours à travers champs, il est rarement sur mer à présent, et pourtant il l'adore, vrai tempérament de Breton et de marin, jamais malade, aimant le gros temps et la danse sur la mer houleuse. Il y allait beaucoup autrefois sur un petit canot, baptisé la *Paimpolaise* — c'était inévitable — et conduit par son mousse Jobic. Ah! le bon gâs que celui-là, vrai marin fils de marin, avec son grand corps maigre serré dans un tricot, des jambes qui n'en finissent plus, des yeux bleus comme la mer et une bouche fendue jusqu'aux oreilles montrant des dents de jeune loup. Hélas! Jobic a eu cette année ses dix-huit ans, il a fait comme les autres: il est parti pour courir le monde, le voilà soutier sur un transatlantique. Quant à la *Paimpolaise*, elle se balance mélancoliquement sur son ancre et Botrel se contente le plus souvent de lui jeter un regard d'envie... C'est qu'il a promis: son amour de la mer, il l'a sacrifié à Mme Botrel que ne vivait pas quand elle le savait au large, surtout la nuit, sur cette méchante coquille de noix. Et l'événement a bien prouvé qu'elle n'avait pas tout à fait tort: un jour qu'elle-même revenait d'Illiec avec lui, et comme heureusement on était déjà près de terre, une brusque saute de vent s'engouffra dans la voile, faisant poche, et retourna le canot en une seconde. Botrel et Jobic, bons nageurs, ramènèrent à terre la pauvre naufragée plus morte que vive, mais si l'accident était arrivé au large, il aurait pu finir tragiquement!

Sur toute la côte, on connaît Botrel, et, ce qui vaut mieux, on l'aime. On l'aime si bien, qu'un beau matin — c'était en temps d'élections — il vit arriver toute une délégation à Ti-Chansonnou. On venait lui promettre toutes les voix du pays.

— Mais, mes chers amis, leur dit Botrel, je ne suis et ne serai jamais candidat! Je ne fais pas de politique, moi, je ne fais que des chansons. Aussi, ne vous demanderai-je jamais vos voix... que pour chanter!

Et les Bretons s'en allèrent étonnés qu'un homme si bon pour eux le fût sans intérêt et sans ambition, et ils se dirent:

— C'est donc qu'il nous aime pour de bon!

Oui! Botrel les aime pour de bon et il le leur prouve de toute façon. Il est leur ami à tous, il s'intéresse à leurs petites affaires, et les aide en toutes circonstances: il est surtout pour les marins, qu'il fait profiter de ses relations d'amitié avec les autorités de Brest ou de Toulon. Quant à Mme Botrel, demandez ce qu'ils pensent d'elle aux pauvres du lundi, car il y a un jour fixe pour le défilé des pauvres...

Et chaque été, elle et lui, donnent au bourg de Penvenan un ou deux concerts pour les pauvres: c'est toujours plusieurs billets bleus qui vont porter un peu de joie dans les chaumières les plus misérables.

En septembre, c'est une autre cérémonie: l'élection de la reine! Toutes les jeunes filles du pays sont convoquées un beau dimanche à Ti-Chansonnou et invitées à désigner par leurs votes la plus méritante d'entre elles qui devient leur reine pour une année.

Toutes les votantes en coiffe blanche s'assemblent à l'heure dite en un coin du jardin, laissant massés à la porte les garçons, qui avancent des têtes curieuses. Et aussitôt les papotages vont leur train dans un murmure de voix assourdies; on échange des pronostics, des bruits de couloir circulent, si j'ose m'exprimer ainsi. Enfin, le moment so-

lennel arrive: le bureau se forme présidé par Botrel et prend place en plein air autour d'une petite table où trône l'urne traditionnelle, représentée pour la circonstance par une boîte aux lettres. Alors on tire les crayons et les petits papiers et chaque électrice s'applique à la confection, souvent laborieuse, de son bulletin. Puis le défilé commence: celle-ci, bonne grosse fille épanouie, y va à la bonne franquette et jette le bulletin dans l'urne en montrant toutes ses dents; celle-là, qui a de l'éducation et un brin de coquetterie, vient au-devant du bureau en se trémoussant et esquisse un petit salut d'une gaucherie charmante; telle autre, intimidée, s'avance toute rougissante, les yeux rivés au sol; ses doigts tremblent si fort qu'elle ne peut pas arriver à ajuster le petit trou et la voilà qui s'affole, prête à lâcher son papier pour fuir, mais le président débonnaire avance une main secourable et reconforte la pauvre fille d'une bonne parole; enfin, il est de pauvres colombes si effarouchées qu'elles n'ont même pas la force de sortir seules des rangs, il faut qu'une amie plus hardie les pousse, les conduise, et, finalement, vote pour elles. Le dernier bulletin tombé, le scrutin est dépouillé séance tenante et le président proclame les résultats de sa voix forte au milieu des "ah!" et des "oh!" La nouvelle reine est désignée, ce n'est pas toujours celle qu'on croit! Mais où est-elle? Elle se cache parmi ses compagnes, tant elle est émue: il faut l'en extraire de force et alors on voit des yeux brillants de joie et des lèvres qui tremblent. Botrel lui remet un diplôme dûment paraphé et quelques beaux écus de 5 francs... Elle n'a jamais tenu pareille fortune d'un coup, cela se voit! Puis les deux jeunes filles qui réunissent le plus de voix après la reine sont proclamées demoiselles d'honneur: elles reçoivent aussi un diplôme et des écus. C'est fini: le flot s'écoule, garçons et filles mêlés maintenant, causant et riant à voix haute... Peut-être bien la petite reine a-t-elle rejoint son "accordé" et, soupesant les belles pièces d'argent, ils font tous deux quelque beau rêve!

L'argent, l'aide matérielle, c'est bien, mais il y a mieux. Ce que Botrel veut aussi, c'est moraliser, oh! sans pédantisme, sans austérité, il est l'ennemi déclaré de tous ces beaux dehors dont s'affuble le huguenot. Il moralise en chantant, en faisant chanter tout ce qui est sain et bon. En particulier, il mène vaillamment la campagne antialcoolique, car l'ivrognerie est le seul gros vice de ces populations si foncièrement bonnes. Il a fait de *Yann-la-Goutte* un ilote breton que les petits gâs montrent déjà du doigt sur les routes et dont ils apprennent partout la chanson satirique.

Mais là encore, il ne tombe pas dans un excès ridicule qui dépasserait le but sans l'atteindre. Il ne dit pas " buvez de l'eau " à des gens qui peinent dans les champs ou qui passent la nuit en mer par tous les temps. Mais il leur crie: " Faites comme vos pères, buvez le jus doré de vos pommiers, buvez le bon cidre de Bretagne et laissez aux empoisonneurs leurs eaux-de-vie frelatées."

Voulez-vous suivre la route
Que je viens de vous tracer?
Ne buvez jamais la " goutte "
Que Satan vient nous verser...
Mais videz gaiement les tonnes
Du cidre de vos cantons!

Et il pense encore que le sentiment du beau n'est pas au-dessus des humbles pourvu qu'on ne le revête pas d'une forme qui les déconcerte; il croit qu'eux aussi peuvent, leur tâche finie, se retremper et s'élever dans l'atmosphère supérieure de l'art. Aussi Botrel écrit et chante pour les humbles qui l'entourent, et il estime que c'est simple justice: n'est-ce pas à tous ces marins, à ces paysans qu'il doit le meilleur de son inspiration, et ne doit-il pas leur rendre ce qu'il a reçu d'eux?

Un coin d'auberge, un entrepont,
Voilà mes scènes coutumières,
Avec, devant moi, tous en rond,
Des mendiants et des fermières,

Des moussaillons, des matelots,
Des vieux à la voix trébuchante,
Rien que des rustres en sabots:
Les braves rustres que je chante!

C'est d'ailleurs un public admirable, autrement intéressant pour un artiste qu'un public factice de mondains. Là, il peut mesurer la portée de ses effets, car l'émotion, la joie, la surprise, l'enthousiasme, tous les sentiments de l'âme humaine se traduisent spontanément, naïvement, sur ces rudes figures, avidement tendues vers lui et qui ne savent pas feindre.

Le Braz a décrit, dans la préface des *Chansons de chez nous*, une séance où Botrel chantait à la lueur de quelques chandelles dans une auberge de Port-Blanc. Il est encore des assemblées plus pittoresques et plus intimes: ce sont les veillées de Ti-Chansonniou.

Ils savent mes refrains par cœur
S'ils ignorent vos chants mièvres,
Ils aiment les reprendre en chœur
A pleins poumons, à pleines lèvres,

Ignorants des compliments faux
Et de la critique méchante.
Ce sont les rustres en sabots
Qui m'encouragent quand je chante!

Dès qu'octobre ramène les longs soirs et les nuits froides, le barde voit arriver chaque jour après souper un petit groupe de fidèles: c'est Jobic le mousse et Pierre le Gars le marin, Ollivier, Menguy et Le Goff, les vieux Islandais; c'est Cloarec le pilote et Yann Gouriec le garde-côtes, les fermiers Savidan, Le Pape et Kerbirious et puis des Yvonne et des Anaïc et des Anne-Marie!

Tous ces braves gens se groupent et s'installent au petit bonheur, autour de la table ou sur les banquettes des lits-clos, dans la grande salle où la flamme pétillante claire dans l'âtre, et la veillée se passe gaiement à chanter et à boire le flip traditionnel (beaucoup de cidre, un nuage de bonne eau-de-vie) cher à tout vrai Breton. Il mijote devant le

feu dans une grande bassine. Chacun y emplit sa bolée et la vide à petits coups tout en grignotant des châtaignes qu'on tire de dessous la cendre. Alors Botrel chante; il dit le couplet, et tout le monde reprend à pleine voix, à plein cœur :

Ils savent mes refrains par cœur
S'ils ignorent vos chants mièvres,
Ils aiment les reprendre en chœur
A pleins poumons, à pleines lèvres,

Ignorants des compliments faux
Et de la critique méchante.
Ce sont les rustres en sabots
Qui m'encouragent quand je chante!

Nul art, si l'on veut, nulle recherche! Mais quand on n'a pas vu et entendu cela, on ne peut pas savoir combien c'est beau, quelle intensité prennent ces chansons de *chez nous*, chantées *chez nous*, par les gens de *chez nous*! Regardez le barde alors, dans cette rude harmonie, dans ce décor puissant que font les êtres et les choses, voyez-le debout devant l'âtre, le visage rayonnant d'un bonheur simple et vrai, et vous aurez beau évoquer les soirées triomphantes, à Paris ou ailleurs, vous comprendrez que nulle part Botrel n'est plus complètement heureux, que la scène où il est peut-être le plus lui-même, c'est celle-là... *chez lui!*... *chez nous!*

Marcel Monmarche.



AU CANADA ⁽¹⁾

LORS de la guerre anglo-boër, un journal parisien du soir voulait bien nous apprendre que “les Canadiens sont, après les Boërs, les premiers tireurs du monde”. Evidemment l’auteur de cette proposition, nourri dès l’enfance des romans de Fenimore Cooper, se représente les Canadiens sous les espèces de Bas-de-Cuir ou d’Œil-de-Faucon. C’est là une conception peu conforme au réel et qui tend, du reste, à disparaître, depuis que les Français vont un peu au Canada et que les Canadiens viennent beaucoup en France. A les fréquenter, on voit qu’ils n’ont rien d’épique ni d’aventurier; que ce sont de braves gens, très pratiques, très positifs, ayant incontestablement subi dans leurs goûts l’influence des Etats-Unis, mais résolus à rester eux-mêmes, à conserver dans un milieu tout anglo-saxon leurs mœurs, leur langue, leur religion; qui aiment fort la France de leur rêve, et médiocrement la France contemporaine dont les tendances (à en juger par sa politique intérieure) les froissent et les attristent; qui n’aiment point l’Angleterre et ne se font pas faute de le lui laisser voir, mais qui lui savent gré à juste titre d’avoir fait du Canada un des pays les plus libres qui soient au monde.

(1) Nous sommes heureux de reproduire l’article suivant de M. de Labriolle, publié dans la *Revue Latine*. Nous pensons que le public canadien a tort de croire que cette critique a été faite dans un mauvais esprit. M. de Labriolle, il est vrai, s’exprime en termes plutôt secs, mais c’est sans doute qu’il aura voulu se hausser au ton quelque peu pédagogique d’un journal de littérature comparée, avant de se souvenir que nous l’avions accueilli avec beaucoup d’amitié. Le premier titulaire de notre chaire de littérature française traitera prochainement de la “littérature canadienne.” Nous lui recommandons d’insérer tout en haut de la première page de sa nouvelle étude cette pensée de Pascal: “Ceux qui sont accoutumés à juger par le sentiment ne comprennent rien aux choses de raisonnement.—N. de la D.

S'ils traversent volontiers l'Océan pour passer quelques mois parmi nous, c'est qu'ils rencontrent ici beaucoup de sympathie mêlée à un peu de curiosité. On s'étonne de voir ces Français d'outre-mer, déjà si différents des Français de France, — ne fût-ce que par le nombre de leurs enfants, l'influence qu'ils accordent à leurs prêtres, leur respect pour le passé dont ils sont issus, — et qui, abandonnés 70,000 par la politique insouciant de Louis XV, se sont si largement développés sur place, sans aucun apport étranger (1).

Il y a là un phénomène digne d'attention et de quelque respect. Nous ne sommes pas les seuls à en être frappés. "Rien de plus passionnant, écrivait il y a quelques années un philologue américain, M. A. Elliot (2), que l'histoire de ce peuple qui, à chaque phase de la longue lutte qu'il a soutenue pour conserver son existence nationale, n'a cessé de témoigner son ardeur de sacrifice et son attachement profond à sa religion et à ses coutumes."

Peut-être les lecteurs de la *Revue latine* seront-ils curieux de savoir quel est au juste, en ce temps-ci, l'état de la langue française au Canada, les dangers qui la menacent, les forces de résistance dont elle dispose.

Nous étudierons prochainement la "littérature canadienne" et chercherons à en déterminer les caractères propres.

* * *

Sur la qualité de leur propre langue, les Canadiens français diffèrent d'opinion. Les uns — et ce sont les plus nombreux — se glorifient d'avoir conservé intacte la langue du

(1) Si l'on accepte les chiffres de recensement de 1900 (lesquels sont vraisemblablement au-dessous de la vérité), il y aurait dans le Dominion environ 1,640,000 habitants de race française (31 070); dont 1,322,000 dans la province de Québec (80 070).—Mais il faut ajouter à ce chiffre les 1,228,000 individus d'origine franco-canadienne émigrés aux Etats-Unis. Total général: 2,877,000.

(2) *American Journal of Philology*, t. VII, p. 141.

XVIIe siècle. Soustraite, par l'isolement où les Canadiens ont été laissés depuis la conquête anglaise, aux transformations et déformations que la langue française a subies de ce côté-ci de l'Océan, l'idiome franco-canadien aurait seul conservé ce choix judicieux de mots et de tours qui caractérisait la langue du XVIIe siècle. " Nous parlons comme parlait Louis XIV " ou " Nous parlons comme parlait Bossuet ", telle est la formule, légèrement paradoxale, dont usent volontiers les champions enthousiastes du franco-canadien.

D'autres, au contraire, se montrent ironiques et méprisants à l'endroit de la langue que parlent leurs compatriotes. Ils l'appellent, avec une mimique désobligeante que la prononciation du mot suggère suffisamment " le Canayen ". Et leur malice se plaît à souligner les solécismes des héritiers de Bossuet et de Louis XIV.

Cette mauvaise opinion, les Anglais établis au Canada et les habitants des Etats-Unis se l'approprient généralement. Ils ne dissimulent pas qu'à leurs yeux le *Canadian French* est une langue et que le *real French as spoken in France* (1) en est une autre.

Ces jugements contradictoires ne reposent évidemment que sur des impressions fort peu " scientifiques ". Mais, dans ces dernières années, un effort sérieux a été fait, au Canada même, pour l'étude impartiale et précise de la langue franco-canadienne (2).

(1) Le véritable français tel qu'on le parle en France.

(2) A consulter, Oscar Dunn, *Glossaire franco-canadien*, in-32, Québec, 1880; Sylva Clapin, *Dictionnaire canadien-français*, Montréal et Boston, s. d. [Cet ouvrage, plus récent et plus complet que le premier, est actuellement la base la plus solide pour une étude du franco-canadien. La partie étymologique et historique paraît malheureusement insuffisante]; *American Journal of Philology*: les tomes VI et VII (années 1885-1886), renferment deux études assez intéressantes de A. Elliot: l'histoire y tient toutefois plus de place que la philologie proprement dite; Tardivel, *la Langue française au Canada*, brochure in-18, Montréal, 1901; Adjutor Rivard, *le Parler de France au Canada*, dans la *Revue des parlers populaires* (Paris, n° du 15 juin 1901).—Un *Bulletin du Parler français au Canada* vient d'être fondé à Québec, sous le patronage de l'Université Laval. Le premier fascicule a paru en septembre 1902.

Une distinction essentielle doit dominer les appréciations dont elle est l'objet. Cette distinction, M. J.-P. Tardivel me semble l'avoir posée avec une grande justesse dans une conférence faite à Montréal en 1901 (1).

Il faut, dit en substance M. Tardivel, étudier séparément le langage des campagnes et le langage des villes: dans les campagnes, là du moins où le français n'est presque jamais venu en contact avec l'élément anglais, la langue est restée très pure: "Nos cultivateurs, déclare, lui aussi, M. Tardivel, parlent comme parlait Louis XIV. Voilà, je le sais, une proposition qui a le don d'exciter l'hilarité des contempteurs du canayen, mais qui n'est pourtant pas très éloignée de la stricte vérité. L'exagération qui s'y trouve ne dépasse pas, à mon humble avis, les bornes d'une figure de rhétorique permise." — Au contraire, dans les villes, où les Canadiens français sont forcés de se servir concurremment des deux langues, il se produit dans la langue usuelle une véritable invasion d'anglicismes; en sorte que — conclusion assez curieuse — les citadins, même cultivés, parlent une langue beaucoup plus douteuse que les simples *habitants* (2) de la province de Québec.

Je le répète, la distinction établie par M. Tardivel me paraît conforme aux faits linguistiques. Ce qui ressort, en effet, des études les plus sérieuses qui aient été faites jusqu'ici sur le français des campagnes canadiennes, c'est qu'on n'y rencontre guère de particularité phonétique, morphologique ou syntaxique dont on ne retrouve l'analogue et l'origine dans le français de France; plus spécialement dans les parlers populaires des provinces d'où sont venus les premiers colons du Canada (3). Ce que les "contemp-

(1) Voir note précédente, la bibliographie. M. Tardivel dirige à Québec le journal *la Vérité*.

(2) Cultivateur. C'est le terme usuel au Canada.

(3) Normandie, Perche, Poitou; quelques-uns de l'Aunis et de la Saintonge. J'ajoute que bon nombre de chansons populaires canadiennes ne sont autres que des chansons poitevines, normandes, saintongeaises, etc., épurées des couplets trop lestes. [Cf. E. Gagnon, *les Chansons populaires du Canada*, Québec, 1880; Bibl. Nar. Snv. Ye 22.945, pp. 10 et sq.

teurs du canayen ” prennent pour un barbarisme n’est bien souvent qu’un archaïsme. L’enquête inaugurée de façon si intéressante par le nouveau *Bulletin du Parler français au Canada* ne laissera pas de doute sur ce point. — Le nombre des “canadianismes” proprement dits, des expressions nées sur le sol même du Canada, est bien plus restreint qu’on ne le croirait d’abord. Et il est probable qu’à mesure que la connaissance historique du franco-canadien deviendra plus complète, on retrouvera la filiation française de maint vocable qui passe jusqu’ici pour indigène (1).

Au surplus, quelques-uns de ces canadianismes ne manquent pas de pittoresque (2), et il serait dommage qu’un purisme trop scrupuleux les effaçât de la langue. — Quant aux fautes de prononciation les plus familières aux Canadiens (par exemple l’a fermé substitué indûment à l’a ouvert: pâpâ, âvis), il serait aisé de les faire disparaître en obligeant les enfants à contracter, dès l’école, de saines habitudes phonétiques.

Dans les villes, la situation de l’idiome canadien-français

(1) M. Tardivel cite dans sa brochure (p. 45) un certain nombre d’expressions canadiennes qu’il a retrouvées dans le *Glossaire du Centre de la France*, par le comte Jaubert. Ex.: *Abatteux d’ouvrage*, *emmiculer*, *écarter*, pour égarer, etc.

On ferait une moisson plus riche en feuilletant un dictionnaire du patois normand, par ex. celui de M. Moisy (Caen, 1885). J’y ai noté une foule de pseudo-canadianismes: *butin*, effets personnels, mobiliers; *coutâge* ou *coute-ment* = dépenses; *guernier* = grenier; *veillotte* = petit amas de foin; *pleumas* = plumeau, etc.

(2) Ex.: *A la breunante* ou *à la brunante*, pour marquer l’heure du crépuscule. (Notons toutefois que le moyen âge disait “*A la brunor*”, et que la locution *à la brume* est encore usitée en France).—*Poudrerie*: pour désigner ces tombées subites de neige réduite en poussière impalpable qui surviennent à plusieurs reprises durant le splendide hiver canadien.

Citons encore quelques tours qui paraissent propres au Canada: *Fille générale*, ou encore *fille engagère* = bonne à tout faire; *créature* (prononcez à la normande, *criature*), dans le sens de femme ou fille, sans aucune nuance péjorative, etc.

Anecdote authentique: la femme d’un haut fonctionnaire de la province de Québec vient faire visite à une dame française résidant à Montréal. La *fille générale* la fait entrer au salon, puis—peu stylée—hurle du bas de l’escalier: “Madame! y a une criature qui vous veut!”

est autrement compromise que dans les campagnes. Là, le Canadien, qu'il soit commerçant, employé de banque, "officier" d'administration, avocat, médecin, etc., est forcé, par les nécessités quotidiennes de son métier ou de sa profession, à parler couramment la langue anglaise. Rentré chez lui, une fois sa tâche accomplie, il a (d'ordinaire) grand soin de reprendre l'usage exclusif de sa langue maternelle: mais tout le long du jour, il a pensé et causé en anglais et en français alternativement. De là, par la force des choses, une infiltration lente de l'anglais dans le français, qui finira par désagréger, si l'on n'y prend garde, le bloc de la langue traditionnelle.

Je transcris, à titre de document, quelques lignes d'une proclamation électorale que je reçus pendant mon séjour au Canada: "Montréal, Dieu merci, devrait jouir d'un crédit assez bon pour emprunter sans se faire *shaver* (1)... J'ai fait mon devoir: à vous maintenant de faire le vôtre. Vous êtes tous des hommes indépendants de caractère et vous n'avez pas besoin de personne pour vous cabaler, ni pour vous conduire au *poll* (2), etc." C'est ainsi que le mot anglais, rapide et commode, évince sournoisement le mot français équivalent (3).

A cela des Canadiens trop susceptibles objectent qu'après tout, nous autres, Français de France, nous nous montrons aussi fort accueillants pour certaines locutions d'outre-Manche. La chose est à peu près vraie, mais, leur fait justement observer un de leurs compatriotes, M. Adjuor

(1) *To shave*: écorcher.

(2) *The poll*: le scrutin.

(3) Un ami m'a affirmé avoir entendu à bord d'une barque à vapeur, sur le Saint-Laurent, cette phrase originale. C'est le mécanicien qui, émergeant de l'écoutille, s'adresse au mousse: "Eh! p'tit cou! lâche un cri au *boss*. Y a une avis en dessous le *boileur* qui est partie et le *steam* commence à sacrer son camp." — Traduction: "Eh! gamin! appelle le patron. Il y a une vis sous la chaudière qui est partie et la vapeur commence à s'échapper."

Rivard (1), "refuser de suivre en cela la mode de Paris, ce n'est pas vouloir se montrer plus français que les Français; c'est reconnaître que dans le milieu où nous vivons, pour garder notre langue, pour la défendre de toute corruption, nous devons veiller sur elle avec un soin plus jaloux, et que certaines libertés seraient dangereuses au Canada, bien qu'on puisse se les permettre ailleurs."

En fait, il faudra une rude guerre pour éliminer du franco-canadien tous les anglicismes qui s'y sont incorporés. D'autant plus qu'ils se présentent le plus souvent sous le déguisement hypocrite d'une forme francisée. Car tel est le procédé dont usent les Canadiens des villes. Il leur arrive d'insérer purement et simplement le mot anglais dans la trame de la phrase française, — j'en ai cité quelques exemples. Mais leur "nationalisme" est satisfait davantage, quand ils ont donné une désinence et une prononciation françaises au mot dont ils croient avoir besoin (2).

Souvent aussi, — par une transposition fort curieuse, — ils traduisent l'expression anglaise, et substituent pratiquement cette traduction au tour français normal et correct (3). Certes, il est ingénieux de mettre ainsi sa marque

(1) Dans le *Bulletin du Parler français*, n° 2, octobre 1902.

(2) Ex.: *boûmer* une affaire [to boom] = la lancer en créant une hausse factice; *qualifier* un candidat [to qualify] = le rendre éligible; *connecter* deux tuyaux [to connect] = les unir, les souder; *contrôler* un cheval [to control] = le contrôler, le tenir en main; *backer* [to back], dans le double sens de seconder, appuyer, et de reculer, etc., etc.

(3) La première question que fait le Canadien-Français rencontré sur la rue [cf. l'anglais *on the street*] est celle-ci: "Comment êtes-vous aujourd'hui?" [How are you?] Si vous venez d'Europe, il ne manquera pas de vous demander: "Comment aimez-vous le Canada?" [How do you like?] Peut-être vous apprendra-t-il au cours de la conversation qu'il est *rumouré* [it is rumoured] qu'un *engin* [engine = machine] a rencontré un convoi sur le C. P. R. (Canadian Pacific Railway) et a démoli trois *chars à passagers* [passengers car]. — Bon nombre d'expressions techniques usitées dans les assemblées délibérantes, au palais de justice, voire dans le commerce et l'industrie, sont ainsi *imitées* de l'anglais. [Ex.: *Moi pour un* = pour ma part (I for one); *assaut indécent* = attentat aux mœurs; *marchandises sèches* = nouveautés, draperies (dry goods), etc., etc.

sur ce qu'on emprunte à l'ennemi; mais ces larcins patriotiques ne vont pas sans quelque danger, car l'esprit n'étant plus choqué par des formes d'allure toute française, s'y accoutume à la longue et ne sait plus discerner l'ivraie du bon grain. — Comme il arrive souvent, cette oblitération du sens grammatical ne va pas sans quelque affaiblissement du sens littéraire lui-même. A lire certains journaux de Montréal ou de Québec, on sent que les rédacteurs ont perdu, ou n'ont jamais acquis peut-être, ce tact délicat du goût qui avertit de ce que la langue écrite peut admettre et de ce qu'elle doit rejeter. De là ces articles, ces "entre-filets" baroques, dont, au surplus, les Canadiens lettrés sont les premiers à sourire (1).

Le danger pourtant est réel. Peut-on raisonnablement espérer que la distinction précédemment posée entre la langue des campagnes, relativement pure, et la langue des villes, se maintienne indéfiniment? La multiplicité des relations commerciales, le développement de la presse, tend à effacer les divergences linguistiques. Et il serait fâcheux que l'uniformité s'établît — dans l'incorrection.

Une tâche nécessaire sollicite donc le courage et l'amour-propre des Canadiens français, à savoir: l'épuration diligente et sévère de leur langage, l'élimination de tous les éléments douteux. Quelques-uns s'y emploient bien, d'aventure: mais — la nature humaine n'aimant pas les "corrections" — ils n'ont pas toujours reçu de leurs compatriotes la gratitude qu'ils méritaient. — Si les initiatives individuelles sont provisoirement à demi impuissantes, il est une grande tâche à qui cet office de défense et de conservation incombe tout naturellement. Je veux parler de

(1) Ex.: un en-tête d'article dans un grand journal de Montréal: "Le mot historique prononcé par Sa Majesté Edouard VII à bord du *Shamrock épate* son honneur le juge W***". Je tiens à ajouter qu'il y a dans la presse canadienne quelques organes d'une tout autre tenue.

l'Université Laval qui, soit à Québec, soit à Montréal, représente la meilleure force intellectuelle du Canada français.

Pierre de Labriolle,

Ancien professeur de langue et de littérature française
à l'Université Laval, Montréal (Canada).



Mgr Ignace Bourget, né à la Pointe-Lévis le 30 octobre 1799, ordonné prêtre le 30 novembre 1822, élu évêque titulaire de Telmesse et coadjuteur de Montréal le 10 mars 1837, sacré le 25 juillet suivant; devint évêque de Montréal le 19 avril 1840, démissionnaire le 11 mai 1876; il est nommé, dans le mois de juillet suivant, archevêque titulaire de Martianopolis; décédé au Sault-au-Récollet (près Montréal), le 8 juin 1885, déposé le 13 du même mois dans les voûtes de la cathédrale de Montréal. Le 24 de ce mois, on inaugurerà, sur la place de la cathédrale de Montréal, un splendide monument, œuvre de notre éminent sculpteur Philippe Hébert, qui rappellera aux générations futures les principaux événements de la vie de ce saint évêque.

PERILS D'AMOUR

STANLEY WEYMAN

(Traduction de Mme MARIE DRONSART)

(*Suite*)

Mais nous étions jeunes et à nos craintes se mêlait une surexcitation délicate. Nous nous embarquions dans une aventure de chevalerie errante où nous pourrions gagner nos éperons. Nous allions voir le monde et jouer des rôles d'hommes pour sauver un ami et faire le bonheur de notre *dame!*

Nous donnâmes nos ordres sans rien dire à Catherine, ni à Mme Claude; Gilles les informerait de tout après notre départ. Il fut convenu qu'un messager serait expédié immédiatement vers le vicomte de Caylus à Bayonne; jusqu'à ce qu'il eût de ses nouvelles, Gilles tiendrait les portes closes, sans oublier la fenêtre désignée par le Vidame.

Quand tout fut prêt, nous nous étendîmes sur nos couchettes, mais ce fut avec des cœurs battant d'émotion et des yeux très éveillés.

— Anne! Anne! dit Croisette, se soulevant sur son coude, environ trois heures après, que penses-tu qu'ait voulu dire le Vidame ce matin, quand il a parlé de ce qui arriverait dans dix jours?

— Quels dix jours? demandai-je avec humeur. Il m'avait dérangé juste au moment où je m'endormais profondément.

— Au sujet de ce que le monde verrait dans dix jours, que la vraie foi était la sienne?

— Je n'en sais certes rien. Pour l'amour du ciel, dormons, répliquai-je. En vérité Croisette m'impatientait avec ses sornettes, quand nous devions penser à tant de choses sérieuses.

CHAPITRE III

LA ROUTE DE PARIS

Le soleil ne se montrait pas encore au-dessus des collines, quand nous nous arrêtâmes tous trois, suivis d'un seul valet, à l'extrémité de la vallée pour jeter un dernier regard sur Caylus, sur la petite ville grise, massée à l'entour et sur les tours qui la dominaient. Nous laissâmes nos chevaux monter à l'aise. Nous étions un peu pensifs, je crois; les temps étaient durs et notre but sérieux, mais la jeunesse et une belle aurore sont des adversaires redoutables pour la tristesse et une fois sur le plateau, nous trottâmes gaiement, tantôt traversant de vastes clairières dans la forêt de chênes où les arbres s'inclinaient tous du même côté, tantôt sur des landes nues et balayées par le vent; ou bien redescendant au fond de quelque défilé crayeux, où le ruisseau babillait à travers de hautes fougères et quelque ferme se blottissait au milieu des vergers.

Après quatre heures de chevauchée, Cahors nous apparut au-dessous de nous, dans un détour de la rivière. Après avoir franchi au galop de chasse, le pont de Vallandré qui traverse le Lot, nous nous rendîmes sur la place à l'hôtel-lerie de notre oncle. Nous ordonnâmes le déjeuner, en annonçant avec orgueil que nous allions à Paris.

Notre hôte leva les mains au ciel et s'écria d'un ton de regret:

— Quel dommage! Si vous étiez arrivés hier, vous auriez pu voyager avec le Vidame de Beziers. Vous n'êtes qu'une petite bande, soit dit sans offenser vos seigneuries et les chemins ne sont pas trop sûrs!

— Mais le Vidame n'avait qu'une demi-douzaine d'hommes à sa suite, répondis-je négligemment en jetant une botte au loin.

Notre hôte branla la tête et dit d'un air entendu :

— Ah! monsieur, le Vidame connaît le monde. Ce n'est pas lui qui se laisserait surprendre! Un de ses hommes m'a dit tout bas que vingt braves gars le rejoindraient à Châteauroux. On dit que les guerres sont finies, mais... et le bonhomme leva les épaules, avec un regard expressif, vers de beaux jambons suspendus dans sa cheminée et ajouta vivement: Au reste vos seigneuries en savent plus long que moi; je suis un pauvre homme et je ne désire que vivre en paix avec mes voisins, qu'ils aillent à la messe ou au prêche.

Ce sentiment était alors si commun et si sincèrement exprimé par tous les gens bien posés à la ville ou dans la campagne, que nous ne nous arrêtâmes pas pour y répondre; mais après avoir reçu du digne homme un billet grâce auquel on nous fournirait des chevaux frais à Limoges, nous reprîmes notre chemin, le corps reposé et l'esprit très occupé.

Vingt-cinq hommes, c'était plus que même un personnage comme Bezers, dont les ennemis étaient nombreux, n'emmenait en voyage à cette époque, à moins qu'il n'escortât des dames. Ce renfort que s'était assuré le Vidame, autorisait à soupçonner un projet plus vaste que celui attribué par nous à Bezers. Toutefois nous ne pouvions rien deviner, car il avait dû appeler ses hommes avant d'avoir appris les fiançailles de Catherine. Ou bien sa jalousie avait été éveillée plus tôt, ou bien son attaque annoncée contre Pavannes, n'était qu'un épisode dans un complot plus important. Dans l'un ou l'autre cas notre entreprise n'en était que plus urgente, mais non plus assurée de succès.

Les spectacles variés de la route nous empêchaient néan-

moins de trop nous absorber dans nos inquiétudes. Nos yeux étaient jeunes et tout nous plaisait, qu'il s'agît d'une jolie bohémienne, de deux musiciens de Valence (ils s'appelaient encore "jongleurs" et chantaient le dialecte de Provence), d'un marchand de chevaux normand avec sa longue file d'animaux attachés tête à queue, du Puy de Dôme dominant à l'est les montagnes d'Auvergne, ou de quelque soldat en haillons, blessé dans les guerres où il s'était battu tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, selon sa fantaisie.

Cependant nous ne perdions jamais de vue notre mission. Nous ne nous levions jamais le matin, trop souvent roides et endoloris, sans penser: "Aujourd'hui ou demain, ou le jour suivant, selon qu'il adviendra, nous arrangerons tout pour Kit!" Pour Kit! Ce fut peut-être le plus pur enthousiasme de notre vie, le but le moins égoïste que nous devions poursuivre. Pour Kit!

Nous rencontrions peu de voyageurs de haut rang, sur notre chemin. La moitié de la noblesse française était encore à Paris pour les fêtes célébrées en l'honneur du mariage royal. Quand nous avions besoin de chevaux, nous les trouvions sans difficulté, et quoiqu'on nous eût beaucoup parlé des dangers de la route, infestée, disait-on, de soldats débandés, nous ne fûmes ni inquiétés, ni arrêtés une seule fois.

Je n'ai pas l'intention de raconter tous les incidents de mon premier voyage, bien que mon souvenir s'y arrête avec plaisir, ou de donner mon opinion sur les villes, toutes nouvelles et intéressantes pourtant, par lesquelles nous passions. Qu'il me suffise de dire que nous voyagions par Limoges, Châteauroux et Orléans et qu'à Châteauroux une de nos espérances fut déçue. Nous avions pensé que Beziers, quand il y serait rejoint par sa troupe, ne pourrait pas obtenir de relais et qu'en conséquence, si nous voyagions en poste, nous réussirions à le rejoindre, peut-être

même à prendre secrètement les devants entre cette ville et Paris. Mais à Châteauroux nous apprîmes que ses hommes avaient reçu l'ordre de pousser jusqu'à Orléans et de l'y attendre; il en résulta qu'il put aller jusque-là avec de nouveaux relais. Evidemment il était très pressé, car étant reparti avec des chevaux frais, il traversa Angerville, à quinze lieues environ de Paris, vers midi, tandis que nous n'y arrivâmes qu'à six heures du soir le même jour: c'était le sixième depuis notre départ de Caylus.

Nous entrâmes à cheval dans la grande cour de l'auberge, vaste emplacement qui paraissait énorme dans la demi-obscurité; nous étions si fatigués, que nous pouvions à peine nous laisser glisser de la selle. Jean, notre serviteur, prit les quatre chevaux et leur fit traverser la cour pour arriver aux écuries; les pauvres bêtes le suivaient obéissantes et la tête basse. Quelques instants furent employés par nous, à piétiner pour nous dégourdir les jambes. L'hôtellerie semblait très affairée; les casseroles et les plats s'entre-choquaient; le bruit nous en venait par les fenêtres au-dessous de l'entrée, avec celui des allées et venues dans les corridors et l'éclat des lumières. Une demi-douzaine d'hommes se tenaient aux portes des écuries; d'autres s'accoudaient aux fenêtres. Quelques lanternes éclairaient çà et là le crépuscule; dans un coin deux forgerons ferraient un cheval.

Nous nous préparions à entrer dans la maison quand nous entendîmes la voix de Jean qui semblait avoir une altercation et, pensant que notre rustique serviteur était dans l'embarras, nous nous dirigeâmes vers les écuries près desquelles il attendait encore avec ses chevaux.

— Qu'y a-t-il? demandai-je impérieusement.

— Ils disent qu'il n'y a pas de place pour les chevaux, répondit Jean d'une voix irritée, se grattant le crâne, moitié colère, moitié effrayé, image d'un vrai serviteur de campagne des pieds à la tête.

— Et il n'y en a pas, cria le plus proche de la bande, se plantant vivement devant nous.

Le ton était insolent et il était facile de voir que ses camarades ne demandaient qu'à épouser sa querelle. Il se croisa les bras et nous regarda avec un sourire impudent. A la lumière incertaine d'une lanterne posée par terre, je vis que tous portaient la même livrée.

— Allons donc! repris-je, les écuries sont grandes et vos chevaux ne peuvent pas suffire à les remplir. Il faut qu'on trouve de la place pour les miens.

— Comment donc! Place au Roi! riposta l'homme, pendant qu'un autre criait moqueur: Vive le Roi! et que le reste riait, non pas de bonne humeur, mais avec un mauvais vouloir évident.

Les querelles entre les serviteurs des gentilshommes étaient alors aussi fréquentes qu'aujourd'hui, mais les maîtres daignaient rarement intervenir; qu'ils s'arrangent! disait-on communément. En cette circonstance pourtant, la partie était trop inégale pour le pauvre Jean, et nous ne pouvions éviter de nous en mêler.

— Allons, mes braves, prenez garde de vous mettre dans un mauvais cas, repris-je en retenant Croisette de la main, car je ne me souciais nullement d'une catastrophe semblable à celle de Caylus. Ces chevaux appartiennent au vicomte de Caylus. Si votre maître est de ses amis, ce qui est très probable, vous risquez de vous attirer des ennuis.

Il me sembla, quand je m'arrêtai, saisir au milieu des murmures les mots: Papegots! A bas les Guises! Mais tout haut l'individu se contenta de répéter plusieurs fois en agitant ses bras: Coco-ri-co! Coco-ri-co! Voilà un joli coq! et ainsi de suite, tandis qu'il se tournait vers ses camarades pour se faire applaudir.

La main me démangeait; j'aurais bien voulu le châtier et cependant j'hésitais; les choses allaient peut-être prendre une sérieuse tournure, quand un nouveau personnage entra en scène.

— Honte à vous, brutes! cria une voix aiguë au-dessus de nous, dans les nuages à ce qu'il semblait. Je levai les yeux et vis deux jeunes filles belles et grossières, debout à la fenêtre au-dessus des écuries, une lumière entre elles.

— Honte! Ne voyez-vous pas que ce sont des enfants? Laissez-les donc tranquilles, dit l'une d'elles.

Les hommes rirent plus bruyamment que jamais; quant à moi, je ne pouvais supporter qu'on m'appelât un enfant.

— Avancez ici, dis-je à l'individu qui barrait la porte, venez un peu ici, maroufle, que je vous donne la volée que vous méritez pour parler de la sorte à un gentilhomme.

Il s'approcha d'un pas traînard; c'était un lourdeau, de six pouces plus grand que moi et large en proportion. Le cœur me battit légèrement à la vue de ses dimensions, mais il n'y avait pas à reculer. Si j'étais mince, j'étais aussi agile et nerveux qu'un lévrier et dans ma surexcitation j'oubliais ma fatigue. J'arrachai à Marie une cravache plombée qu'il portait et je m'avançai.

— Garde à vous! petit homme, cria la jeune fille, moitié gaiement, moitié avec compassion, ou ce gros père vous tuera.

Cette fois mon adversaire ne rit pas avec les autres. Il me sembla même que son regard me fuyait et qu'il était moins pressé d'entrer dans le cercle que ses compagnons de le former. Mais avant que je pusse le mettre à l'épreuve, une main se posa sur mon épaule. Un homme, sorti je ne sais d'où, me poussa de côté assez rudement, mais sans insolence.

— Laissez-moi faire, dit-il avec un parfait sang-froid, en passant devant moi. Ne salissez pas vos mains sur ce coquin, mon jeune maître. Il me tarde d'avoir quelque chose à faire et ceci me va exactement. J'en ferai de la chair pour les vers, avant que les nonnettes de là-haut aient le temps de dire un *Ave*.

Je regardai le nouveau venu. Il était robuste; ni très

grand, ni trop gros; son visage était bronzé, ses traits prononcés, la plume de sa toque cassée, mais il la portait crânement et il avait dans sa démarche, dans toute sa personne, dans sa façon de faire sonner ses éperons, de mettre flamberge au vent, un air si matamore, si bravache, si provocant, qu'il n'y eut rien d'étonnant à ce que trois ou quatre des plus proches reculassent un peu.

— Avancez! cria-t-il d'une voix de tonnerre, en faisant le moulinet avec son épée pour élargir le cercle autour de lui et agitant au-dessus de sa tête, le poignard qui brillait dans sa main gauche. Qui en est? Qui frappe un coup pour le petit amiral? Un, deux, trois, ou tous à la fois si vous voulez. Allons, avancez donc... et il termina son défi par une volée d'horribles jurons adressés à ses adversaires.

— Ce n'est pas votre querelle, répondit le gros homme d'un ton bourru; mais au lieu de tirer son épée, il recula un peu.

— Toutes les querelles sont mes querelles et aucune n'est la vôtre; voilà la chose, à mon avis.

Notre champion appuya cette brillante riposte d'un coup droit, joyeusement dirigé sur le grand rodomont, qui sauta prestement en arrière.

Sur ce il y eut un éclat de rire général, même parmi les camarades de l'ennemi.

— Oh! le gros porc! cria la chambrière d'en haut.

Et elle cracha sur l'ex-Hector qui faisait maintenant assez piteuse mine.

— Vous en apporterai-je une tranche, ma belle? demanda mon étrange défenseur. Un petit morceau choisi, ma charmante? ajouta-t-il d'un ton persuasif; une bouchée de foie à la sauce aux câpres?

— Non, grand merci! pas de cette brute pour moi, répliqua la fille, au milieu des rires de la cour.

— Vous entendez? La demoiselle ne veut rien de vous! poursuivit le bourreau. Chien de Gascon! Et remettant

vivement son poignard dans sa gaine, il saisit le grand lâche par l'oreille, le fit tourner sur lui-même et lui allongea de son pied lourdement botté, un coup qui l'envoya contre la muraille, par-dessus un seau d'eau. Le maroufle resta où il était, se frottant et jurant, tandis que son vainqueur s'écriait triomphant: Il a son compte! Si quelqu'un veut épouser sa querelle, Blaise Buré est son homme; sinon qu'on n'en parle plus. Que quelqu'un trouve des places pour les chevaux de ces gentilshommes et que tout soit dit. Quant à moi, ajouta-t-il, en se tournant vers nous et soulevant sa toque avec une politesse exagérée, je suis aux ordres de votre seigneurie.

Je le remerciai avec une chaleur moitié sincère, moitié feinte. Son manteau était râpé, ses hauts-de-chausses, assez fins dans l'origine, étaient tachés, sa fanfaronnade indescriptible; capitaine d'aventure était écrit sur toute sa personne. Néanmoins il nous avait rendu service, car Jean ne fut plus ennuyé au sujet des chevaux. En outre on a facilement de la sympathie pour le courage et l'on ne pouvait mettre en doute celui de cet homme.

— Vous venez d'Orléans, monsieur? me dit-il assez respectueusement, mais comme sûr de son fait et sans poser une question.

— Oui, répondis-je étonné; est-ce que vous nous avez vus entrer?

— Non; j'ai seulement regardé les bottes de ces messieurs; poussière blanche vient du nord, poussière rouge du midi. Comprenez-vous?

— Parfaitement, répliquai-je, non sans admiration. Vous avez dû être élevé à bonne école, monsieur Buré.

— Tel maître, tel élève, dit-il en riant. J'eus occasion plus tard de me rappeler cette réponse.

— Vous venez aussi d'Orléans? ajoutai-je, en me préparant à entrer.

— Oui, messieurs, mais je suis arrivé plus tôt que vous,

avec des lettres... des lettres d'importance! Puis il nous adressa un clignement d'yeux plein de confiance, se redressa, lança un regard sévère aux gens de l'écurie, se caressa la poitrine, et finalement frisa sa moustache en jetant de tendres œillades à la chambrière d'en haut qui hachait de la paille. Je croyais fort probable que nous aurions de la peine à nous débarrasser de lui. Il n'en fut rien. Après avoir reçu avec un plaisir évident, nos remerciements répétés, il nous salua avec la même affectation grotesque et s'en alla, grave comme un Espagnol, en chantonnant:

Ce petit homme tant joli
Qui toujours chante et toujours rit,
Qui toujours baise sa mignonne,
Dieu gard' de mal ce petit homme !

A notre entrée, l'hôtelier nous accueillit poliment, mais avec quelque curiosité et une légère agitation dans sa manière d'être.

— De Paris, mes gentilshommes? demanda-t-il avec un profond salut et se frottant les mains, ou du midi?

— Du midi, répondis-je, d'Orléans et de plus affamés et fatigués, notre hôte.

— Ah! fit-il, sans prêter attention à la seconde partie de ma réponse et ses petits yeux brillant de satisfaction. Alors, je jurerais, monseigneur, que vous ne savez pas la nouvelle.

Il s'arrêta dans l'étroit corridor, éleva la chandelle qu'il portait et interrogea nos visages de fort près, comme s'il désirait nous mieux connaître avant de parler.

— Quelle nouvelle? dis-je brusquement, car j'étais las et affamé, comme je le lui avais annoncé. Nous n'en avons appris aucune et la meilleure que vous puissiez nous donner, sera de dire que notre souper est servi.

Même cette observation peu encourageante ne l'arrêta pas. Il désirait trop conter sa nouvelle.

— L'amiral de Coligny, dit-il hors d'haleine, vous ne savez pas ce qui lui est arrivé?

— A l'amiral? Non! Quoi? demandai-je vivement, mon intérêt enfin éveillé.

Qu'on me permette une courte digression. Mes rares contemporains se rappellent et ceux de la jeune génération savent par ouï-dire, qu'à cette époque la reine mère italienne était la puissance régnante. Le but de Catherine de Médicis, son principal objectif, était de conserver son influence sur Charles IX son fils qui, faible, vacillant et emporté, était destiné à mourir jeune. Le second désir de la reine mère était de se servir des catholiques extrêmes contre les huguenots; pour y parvenir elle flattait tantôt un parti, tantôt l'autre. En ce moment elle s'était engagée plus avant que d'habitude avec les huguenots. Leurs chefs, l'amiral Gaspard de Coligny, le roi de Navarre et le prince de Condé passaient pour jouir de toute sa faveur; les chefs de l'autre parti, le duc de Guise et les deux cardinaux de sa maison, le cardinal de Lorraine et le cardinal de Guise, étaient en disgrâce et il semblait que leur ami de cour, le fils favori de la reine, le duc d'Anjou lui-même, fût impuissant à les faire rentrer en faveur.

Tel était l'aspect extérieur des choses en août 1572, mais le bruit courait déjà que Coligny, profitant de ce qu'on lui accordait, avait acquis sur le jeune roi, une influence qui menaçait Catherine elle-même. Donc, l'amiral, que la population protestante de la France considérait depuis longtemps comme son chef, était maintenant surveillé de très près par tous. La faction Guise le haïssait (elle l'accusait même d'avoir fait assassiner le duc de Guise) avec une intensité plus profonde encore que l'affection de ses partisans, si grande qu'elle fût.

Cependant beaucoup de gens, sans être huguenots, l'estimaient comme un grand Français et un brave soldat. Nous qui étions de la vieille religion, nous avons entendu dire beaucoup de bien de lui. Le Vicomte avait toujours parlé de lui comme d'un grand homme, dans l'erreur peut-

être, mais brave, honnête et capable, malgré son erreur. C'est pourquoi, lorsque l'hôtelier m'apprit sa nouvelle, j'oubliai ma faim.

— On a tiré sur lui, monseigneur, comme il traversait la rue des Fossés, hier, reprit l'hôtelier à voix basse; on ne sait s'il survivra. Paris est très agité et certaines gens ont de grandes craintes.

— Mais, dis-je avec un reste de doute, qui a osé faire cela? Il avait un sauf-conduit donné par le roi lui-même.

Notre hôte leva les épaules sans répondre, ouvrit la porte et nous introduisit dans la salle à manger. On avait déjà fait quelques préparatifs pour notre souper à un bout de la longue table. A l'autre bout était assis un homme approchant de la vieillesse, richement, mais simplement vêtu. Ses cheveux gris, coupés courts sur sa tête massive, son visage grave et résolu, à la mâchoire carrée, aux rides profondes, inspiraient le respect et nous le saluâmes avant de nous asseoir. Il nous rendit notre salut, fixa un instant sur nous son regard pénétrant et continua son repas. Je remarquai que son épée et son ceinturon étaient appuyés contre une chaise, à portée de sa main et qu'un pistolet, évidemment chargé, reposait à côté du chandelier tout près de lui. Deux laquais se tenaient debout derrière sa chaise; ils portaient la livrée que nous avions vue dans la cour. Nous commençâmes à causer tout bas, pour ne pas le déranger. L'attentat contre Coligny n'était pas sans rapports avec notre affaire, car si un huguenot si puissant et si célèbre et jouissant de la faveur toute spéciale du roi, était en danger à Paris, quels risques devait courir un homme dans la situation de Pavannes? Nous avions espéré trouver la ville tranquille. Si au lieu de cela le tumulte y régnait, les chances de Bezers étaient d'autant plus grandes et les nôtres, ou plutôt celles de Kit, notre pauvre Kit, d'autant plus mauvaises.

Notre voisin avait fini de souper, mais il restait à table

et semblait nous observer avec quelque curiosité. Enfin il parla.

— Allez-vous à Paris, messieurs? demanda-t-il d'une voix haute et rude.

— Oui, monsieur, répondis-je.

— Demain?

— Oui.

Nous nous attendions à ce qu'il continuât la conversation. Au lieu de cela, il redevint silencieux et fixa son regard concentré sur la table. Tout en mangeant et en causant, nous l'avions presque oublié, lorsqu'en levant les yeux, je le trouvai près de moi; il me tendait un petit morceau de papier.

Je traissailis. Son visage était si grave! Puis, voyant qu'il y avait plusieurs convives de rang plus modeste à une autre table, je devinai qu'il voulait nous faire une communication secrète et je me hâtai de prendre le papier sur lequel je lus ces trois mots griffonnés: " Va chasser l'Idole."

Rien de plus. Je le regardai fort intrigué, n'y comprenant rien. Sainte-Croix eut beau se plisser le front, il ne comprit pas davantage; inutile donc de consulter Marie.

— Vous ne comprenez pas? demanda l'étranger en remettant le papier dans sa sacoche.

— Non, répliquai-je en hochant la tête.

Nous nous étions levés tous, par respect pour lui, et nous l'entourions.

Stanley Weyman.

(A suivre)

A TRAVERS LES FAITS ET LES ŒUVRES

En Angleterre. — Le budget anglais. — Le *land bill*. — Un discours de M. Chamberlain. — Tarif préférentiel et libre-échange. — Edouard VII au Vatican. — Les temps changent. — L'explosion de haine antipapiste en 1850. — Pie IX et la hiérarchie catholique. — Le roi d'Angleterre à Paris. — Signification diplomatique. — Guillaume II à Rome. — M. Combes et les évêques. — Vigoureuses réponses épiscopales. — Le centenaire de Nicolet. — Un beau livre.

Le nouveau chancelier de l'Échiquier, M. Ritchie, a prononcé à la fin du mois dernier, son premier exposé budgétaire. Il s'est acquitté de cette tâche avec succès. Voici quelques-uns des chiffres que nous avons glanés dans son discours. Les recettes ont été de 151,552,000 louis, tandis que les estimations étaient de 152,185,000 louis, soit un écart de 633,000 louis. Les douanes accusent une diminution de 767,000 louis, l'excise une diminution de 600,000 louis, les droits de successions une augmentation de 650,000, la taxe sur le revenu et la propriété une augmentation de 200,000 louis, etc. Le déficit sur les opérations totales de l'année est de 32,932,000 louis. L'estimation des dépenses pour 1903-04 est de 143,854,000 louis, et celle des recettes de 154,770,000. Le coût total de la guerre en Afrique et en Chine a été de \$1,085,000,000. La dette de guerre totale est de \$795,000,000. La dette totale de l'Angleterre est de \$3,991,745,000.

M. Ritchie a déclaré qu'il allait fortifier le fonds d'amortissement de la dette. Le coût de la réduction de la dette constitue sur le budget annuel une charge de \$27,000,000, ce qui éteindrait la dette nationale en moins de 50 ans, pourvu qu'elle ne fût pas augmentée dans l'intervalle.

Le chancelier de l'échiquier a annoncé une réduction de quatre pence sur l'*income tax* et l'abolition du droit de cinq pence sur le grain et la fleur.

Le débat sur la seconde lecture du bill agraire de M. Wyndham s'est terminé par un vote de 443 contre 26. Maintenant la mesure est entrée dans la phase de l'étude en comité général. C'est la phase critique. Les députés irlandais ont décidé d'appuyer le bill, mais ils vont proposer des amendements auxquels ils tiennent beaucoup, et la question est de savoir jusqu'où peut aller le gouvernement dans la voie des concessions.

M. Chamberlain vient de prononcer à Birmingham un discours sensationnel. Il s'est réjoui d'avoir fait accepter le principe de la participation des colonies à la défense de l'empire. Il a fait ensuite des déclarations très accentuées sur la question fiscale. Suivant lui, la conception que se fait une certaine école de la doctrine du libre-échange est trop étroite. La Grande-Bretagne devrait pouvoir établir des droits préférentiels de concert avec ses colonies. Le secrétaire d'Etat a mentionné le Canada qui a accordé à l'Angleterre une préférence fiscale de 33 $\frac{1}{3}$ pour cent, sans que la mère patrie, liée par sa politique trop absolue, ait pu lui donner en retour une préférence d'un penny. Aujourd'hui l'Allemagne fait une guerre de représailles au commerce canadien, parce que le Canada a favorisé le commerce anglais, et l'Angleterre ne peut rien faire pour récompenser et soutenir sa colonie. M. Chamberlain est libre-échangiste, mais il ne pousse pas à ce point la superstition du libre-échange. "Nous avons deux alternatives, a-t-il dit, maintenir dans toute sa sévérité l'interprétation fausse et artificielle de la doctrine du libre-échange inventée par ceux qui se prétendent les seuls dépositaires des doctrines de Cobden et de Bright; dans ce cas, renonçons à l'idée d'accorder une préférence à nos colonies. Ou bien, ne donnons à la définition du li-

bre-échange que cette interprétation, savoir: tout en cherchant à étendre nos relations avec l'étranger, reprenons le pouvoir de négocier et, au besoin, d'user de représailles, pour les cas où nos relations commerciales avec les colonies seraient menacées par d'autres nations."

Ce discours est vivement commenté dans la presse. Quelques-uns de ces commentaires sont très fantaisistes. Quand on dit, par exemple, que M. Chamberlain est en révolte contre M. Balfour, on force évidemment la note.

* * *

Le voyage de Sa Majesté le roi Edouard VII au Portugal, dans la Méditerranée, en Italie et en France a été très heureux et suivi avec un vif intérêt par la presse et les hommes publics européens. Pour nous les deux points saillants de cette tournée royale sont la visite au Vatican et la réception à Paris.

L'entrevue du roi d'Angleterre avec le Pape est un véritable événement. On avait dit qu'elle ne pourrait avoir lieu à cause d'une question d'étiquette. Mais le Saint-Père a aplani toutes les difficultés. Il ne faut pas oublier que, le roi d'Angleterre n'étant pas un souverain catholique, l'objection qui empêcherait par exemple l'empereur d'Autriche d'être reçu au Vatican, après l'avoir été au Quirinal, palais de l'usurpateur italien, ne vaut pas pour le monarque protestant. Il avait été convenu qu'Edouard VII partirait de l'ambassade anglaise pour se rendre au palais apostolique. Nous empruntons aux dépêches quelques détails sur cette mémorable visite. A 4hrs 20 le cortège royal entrait dans la Cour de Saint-Damase, où Sa Majesté fut reçue par la garde Palatine en uniforme de gala, au roulement du tambour. Lorsque le roi fut rendu au grand escalier, il fut reçu par le marquis Sacchetti, chargé de présenter les souverains en l'absence du Prince Ruspoli, qui est malade, Monsignor Merry Del Val et le

Prince Antici Mattei. Au haut de l'escalier était massée une foule considérable d'ecclésiastiques de la Cour du Pape, de chevaliers, de chambellans dont les costumes étaient d'une grande richesse. Le coup d'œil était féerique. Le roi adressa quelques mots de remerciements pour la magnifique réception dont il était l'objet. Il s'avança alors entre deux rangs de la garde suisse. A la salle Clémentine, il fut reçu par Mgr Bisletti, camérier du Pape. En arrivant aux appartements privés, les Gardes Nobles rendirent les honneurs militaires au souverain d'Angleterre. Ces honneurs rendus à Sa Majesté, la porte de la chambre du Pape s'ouvrit, et Léon XIII se présenta devant le roi. Le souverain pontife portait sa soutane blanche et un manteau de velours et d'hermine.

Le Pape était pâle, mais il marchait sans l'aide de personne et sans difficultés. Le roi et le pape échangèrent une poignée de mains et conversèrent en français. Le roi Edouard entra dans la chambre du Pape; la porte se ferma, et les deux souverains restèrent seuls. Cette entrevue privée dura vingt minutes. Une clochette sonna, et la suite du roi entra et fut présentée au Pape. Cette cérémonie a paru faire un sensible plaisir au Souverain Pontife.

La présentation terminée, le roi Edouard se retira, en adressant quelques mots au Pape au moment de franchir le seuil de ses appartements.

Quelle a été la conversation des deux augustes personnages? Personne ne saurait le dire d'une manière bien précise; mais les nouvellistes prétendent que le Pape a parlé au roi de la situation des catholiques dans l'empire britannique, et spécialement de la question des écoles du Manitoba. Il lui aurait même remis un mémoire sur ce sujet.

Ce qui est certain, c'est que cette visite est un fait de la plus haute importance. Jamais, depuis la Réforme, un souverain d'Angleterre n'avait eu des rapports personnels

d'amitié et de courtoisie avec un Pape. Pendant plus de trois siècles le cri de *no popery* a été tout-puissant dans le royaume britannique. Avec ce cri on a culbuté des trônes, déraciné des dynasties, changé des constitutions, renversé des ministères, abattu des têtes et enchaîné des peuples. La haine du papisme a été durant de longues époques la passion dominante du peuple anglais. Que l'on se rappelle l'effroyable arsenal de lois oppressives sous lequel ont gémi jusqu'au dix-neuvième siècle les catholiques des trois royaumes, dont le seul crime était de reconnaître l'autorité du Pape, a *foreign sovereign*. Il n'y a guère plus d'un demi-siècle, quelle formidable tempête de fanatisme souleva dans le Royaume-Uni l'acte très simple par lequel Pie IX rétablissait en Angletrre la hiérarchie catholique! ,A cette occasion le premier ministre du temps, lord John Russell, écrivit à l'évêque anglican de Durham la fameuse lettre où se trouvaient ces lignes: " Je suis d'accord avec vous pour envisager comme insolente et insidieuse la dernière agression du Pape contre notre protestantisme et l'indignation que j'en ressens est égale à la vôtre." De son côté le *Times* dénonçait la bulle du Pape comme " l'un des plus grands actes de folie et d'impertinence que la Cour de Rome se fût risquée à commettre depuis que la Couronne et le peuple d'Angleterre avaient secoué son joug." Le lord chancelier d'Angleterre, dans un dîner à Mansion House, citait ces vers, à l'adresse du cardinal Wiseman, au milieu d'applaudissements frénétiques:

Under our feet we'll stamp thy cardinal's hat,
In spite of pope and dignities of church.

En même temps les évêques anglicans fulminaient contre cette "agression rusée," contre cette "agression indécente," contre cette "agression audacieuse," contre "ce document frivole et méprisable," contre cette "démonstration effrontée, cet audacieux manifeste de l'ambi-

tion romaine." On organisait en divers endroits des "indignation meetings" et l'on y brûlait en effigie le Pape et le cardinal archevêque de Westminster. Enfin, le parlement était saisi de la question et le "bill des titres ecclésiastiques" était adopté après des débats violents et prolongés. Et cinquante-deux ans plus tard, voici le roi d'Angleterre qui se rend à Rome et visite au Vatican le successeur de celui que la populace anglaise vouait au bûcher en 1851!

Cela démontre quel grand maître est le temps, cet efficace collaborateur de la Providence dans les événements de l'histoire. Un demi-siècle amène bien des changements dans les préjugés et les dispositions des hommes, dans la politique des Etats. Nous saluons avec une satisfaction réelle la visite du roi d'Angleterre au Pape. Si elle ne répare pas, elle atténue, nous semble-t-il, l'outrage que le serment royal a infligé aux sujets catholiques de Sa Majesté, il y a deux ans. Et il est fort probable que notre souverain a saisi avec bonheur cette occasion de manifester son regret d'avoir été alors emprisonné dans cette formule odieuse et surannée.

Le voyage à Paris n'a pas été moins remarquable. C'est la première fois depuis la guerre de Cent ans qu'un roi d'Angleterre foule le sol de la capitale française. Et alors il le faisait en envahisseur, aujourd'hui il le fait en hôte et en ami. Sans doute, la reine Victoria a fait en France plusieurs visites officielles, deux sous Louis-Philippe, au château d'Eu, et une sous Napoléon III, à Paris. Mais les circonstances donnent à la présente visite une signification particulière. Elle dénote une détente dans les relations entre les deux pays. Elle annonce, sinon un accord anglo-français positif, au moins de meilleurs procédés mutuels, plus d'égards réciproques, une disposition sérieuse à régler dans un esprit d'harmonie, de modération et de loyauté les problèmes internationaux de l'heure actuelle.

A ce point de vue elle doit être considérée comme un événement heureux et un présage de paix. Pour nous Canadiens-Français, nous avons une raison spéciale de nous réjouir du rapprochement entre notre ancienne mère patrie et la nation dont le drapeau couvre maintenant nos libertés!

La réception d'Edouard VII à Paris a été tout ce que l'on pouvait désirer. Les pouvoirs publics n'ont rien épargné pour la rendre brillante; la foule a été courtoise et sympathique, en dépit des craintes manifestées d'avance. Quelques cris de "Fachoda", poussés isolément, se sont perdus au milieu des acclamations générales. Il y a eu illumination féérique, soirée de gala à la Comédie-Française, brillante revue militaire à Vincennes, grand déjeuner au ministère des Affaires Etrangères, réception à l'Hôtel-de-Ville, et banquet à l'ambassade anglaise. En réponse à une adresse de la Chambre de Commerce de Paris, Edouard VII a prononcé une allocution pleine de tact et dont voici le passage le plus remarquable: "J'espère que les historiens futurs pourront dire qu'il n'y eut, dans notre siècle, qu'une rivalité amicale entre les deux nations sur les champs du commerce et des développements industriels; j'espère aussi qu'à l'avenir, comme dans le passé, l'Angleterre et la France pourront être considérées comme les champions et les pionniers du progrès pacifique et de la civilisation, comme la patrie commune de tout ce qu'il y a de beau et de noble en littérature, en art et en science. La Providence nous a donné la France pour voisine et cette voisine sera toujours pour nous une amie chère. On ne rencontre nulle part ailleurs l'exemple de deux pays dont la prospérité de l'un dépende aussi entièrement de la prospérité de l'autre. Il peut y avoir eu des malentendus et des causes de dissension dans le passé, mais je pense que ces petites misères sont oubliées, et j'ai confiance que l'amitié et l'admiration que nous avons tous pour la na-

tion française et ses glorieuses traditions, se fonderont, dans un avenir prochain, en un sentiment de plus chaude affection et de plus étroit attachement entre les peuples des deux pays.”

Ce voyage d'Edouard VII à Paris a évoqué le souvenir de sa première visite dans la capitale de la France, en 1855. Il était alors le petit prince de Galles, et accompagnait sa mère la reine Victoria. “Il entra dans sa quinzième année, lisons-nous dans un journal parisien. Peut-être avait-il parfois rencontré dans les rues de Londres, quelques années auparavant, l'évadé de Ham, pauvre proscrit, de mise simple et d'allures modestes, lequel gardait alors ce silence profond qui est le deuil du malheur. Et ce banni qui n'aurait pas franchi la grille dorée du château de Windsor et dont la reine Victoria semblait ignorer l'existence, était aujourd'hui un des plus puissants souverains de l'Europe. La hautaine Angleterre avait recherché son alliance. Les troupes britanniques combattaient, en ce moment même, aux côtés des soldats de Napoléon III, qui venaient de couvrir leurs jeunes aigles d'une nouvelle gloire. Bien mieux: un général français avait sauvé d'un désastre l'armée anglaise. Celle-ci perdait pied devant les attaques opiniâtres des Russes, lorsque Bosquet était apparu sur le champ de bataille à la tête de ses zouaves, salué par les hourras frénétiques des habits rouges. “Général, l'Angleterre vous remercie!” avait dit lord Raglan à l'intrépide général béarnais. Elevé en prince, le fils de la reine Victoria connaissait certainement en détail les événements de Crimée, et, tout au moins dans ses grandes lignes, l'histoire de Napoléon III. J'imagine qu'il dut examiner curieusement le visage impassible de l'empereur, lorsque celui-ci reçut la reine le 18 août 1855 dans cette même ville de Boulogne-sur-Mer où, quinze ans plus tôt, le prétendant avait conduit sa course aventurière à la conquête du pouvoir.

“ Paris fit un accueil enthousiaste à la souveraine de la Grande-Bretagne. Les réconfortantes nouvelles qu’annonçaient chaque jour les bulletins de Péliissier contribuaient sans doute à mettre la foule en joie; toutefois l’illustre visiteuse, qui venait à peine d’accomplir sa trentesième année, n’avait rien perdu de sa grâce. Elle eut auprès de la frondeuse, mais galante cité, un succès de femme. De la gare, elle se rendit au château de Saint-Cloud. Sur cette route, c’est-à-dire sur un parcours de quatorze kilomètres, les troupes formaient la haie. La voiture de gala, dont la reine occupait le fond avec la princesse royale, était attelée de huit chevaux blancs. Sur le siège de devant, se tenaient l’empereur, en costume de lieutenant-général, avec le grand cordon de la Jarretière, et le prince-consort, en uniforme de feld-maréchal, avec le grand cordon de la Légion d’honneur.

“ Le prince de Galles, aujourd’hui Edouard VII, était dans une seconde voiture avec le prince Napoléon.

“ A Saint-Cloud, l’impératrice attendait ses hôtes au bas du grand escalier. Le dîner eut lieu à neuf heures et demie dans la galerie de Diane.

“ Pendant huit jours, les fêtes se succédèrent. Gala à l’Opéra, à l’Opéra-Comique, grandes soirées à l’Hôtel-de-Ville, à Versailles, visites à l’Exposition, au Louvre, aux Invalides, à Saint-Germain — où la reine alla voir le tombeau de Jacques II — revue au Champ-de-Mars, etc. On n’entendait partout que le *God save the Queen...*”

Hélas! comme tout cela est loin! Cette cour brillante, cet empereur, cette impératrice, cette reine, ce régime en apparence si fortement établi, tout cela est disparu, évanoui sans retour. Ces réminiscences ont sans doute plus d’une fois hanté l’esprit du roi d’Angleterre pendant qu’il traversait le Paris de la troisième République.

* * *

Les visites des souverains sont à l'ordre du jour. A peine le roi d'Angleterre avait-il quitté Rome que l'empereur d'Allemagne y arrivait. Lui aussi a tenu à faire visite au Pape. Il était accompagné de ses deux fils et d'une suite considérable. L'entrevue du puissant Kaiser avec Léon XIII a duré quarante minutes. Guillaume a ensuite présenté au Saint-Père les deux jeunes princes.

Ces visites impériales et royales au souverain sans Etat du Vatican sont un éloquent hommage à la plus grande force morale qu'il y ait au monde.

* * *

M. Loubet, président de France, n'est pas allé à Rome, lui; mais il est allé en Afrique, visiter l'Algérie et la Tunisie. Son voyage n'a été marqué par aucun incident digne de mémoire. Il est revenu à Paris juste à temps pour recevoir le roi d'Angleterre.

On avait dit que M. Combes accompagnerait le président, mais c'était une fausse nouvelle. Le premier ministre était retenu à Paris par de graves devoirs. La guerre aux moines n'est pas encore terminée, et le grand homme n'a pas encore fini de sauver la patrie.

Une de ses plus récentes prouesses a été l'envoi de deux circulaires aux évêques: la première ayant pour but d'interdire aux membres des congrégations non autorisées la prédication dans les églises paroissiales; la seconde requérant les chefs des diocèses de fermer au culte les églises et chapelles non concordataires. En d'autres termes M. Combes pousse l'audace jusqu'au point de demander aux évêques de se faire les exécuteurs de ses décrets odieux. Dieu merci, il a reçu les réponses qu'il méritait! D'avance le vaillant évêque d'Orléans, Mgr Touchet avait donné la note des protestations épiscopales. C'était le jour de Pâques: le Père Bruno, prédicateur du carême,

venait de prononcer son dernier sermon à l'office du soir, et de faire ses adieux à l'immense auditoire qui se pressait dans la cathédrale. Toutes les âmes vibraient d'une émotion religieuse. Mgr Touchet jugea qu'en un pareil moment la voix du pasteur devait se faire entendre. S'adressant au moine dont la parole apostolique avait distribué à son peuple la lumière et la force: "Mon cher Père, s'écria-t-il, tout à l'heure vous disiez: *c'est une liberté qui descend*: ce n'était pas un cri de colère, c'était un cri de douleur profonde; cette douleur elle est ressentie, car autour de moi j'ai entendu des sanglots. Il est possible que vous ne remontiez plus dans cette chaire avec ou sans votre froc; si cela arrive, cela tiendra à vous plus qu'à moi. En tout cas ce que je tiens à dire c'est que notre mission de prêcher nous la tenons non de tel homme, chef d'Etat ou ministre des cultes, mais de N.-S. J.-C., et pour ce qui est du diocèse nul autre que l'évêque n'a le droit d'interdire à quiconque de prêcher.

"Il se peut pourtant que, durant quelque temps, on ne revoie plus dans nos chaires la robe de Saint-François ou celle de Saint-Dominique; mais, mon cher Père, ayez confiance; on a dit: "Les chênes et les moines sont immortels." Aussi je vous dis, non pas adieu, mais *au revoir*."

Aux dernières paroles prononcées par l'évêque, dont rien ne saurait rendre l'accent, une irrésistible acclamation fit retentir les voûtes de la vieille cathédrale.

Deux ou trois jours plus tard les circulaires de M. Combes avaient franchi le seuil de tous les évêchés, et les réponses des évêques commençaient à paraître dans la presse. Nous ne pouvons résister au désir d'en citer ici quelques-unes, pour l'honneur de l'Eglise de France. Voici avec quelle énergique dignité Son Eminence le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, a accusé réception des insolentes paperasses de M. Combes:

“ Reims, 15 avril.

“ Monsieur le président du conseil,

“ J’ai reçu les deux circulaires, en date des 9 et 11 avril, qui m’ont été adressées par votre département.

“ La première me demande, “ comme chef hiérarchique et responsable de tout ce qui concerne le culte dans mon diocèse, de faire cesser immédiatement la célébration de tout office religieux dans les lieux de culte qui ne peuvent justifier d’un décret d’autorisation ”.

“ Ma conscience et mon honneur d’évêque m’imposent le devoir de vous déclarer, monsieur le président du conseil, que je ne me résoudrai jamais à fermer moi-même, aux prières des fidèles, des édifices consacrés à Dieu.

“ Parmi les lieux de culte visés par votre circulaire, il y a, dans mon diocèse, cent onze églises ou chapelles annexes “ qui ne peuvent justifier d’un décret d’autorisation ”. Plusieurs existent de temps immémorial, d’autres sont antérieures à la première Révolution; toutes ont été rebâties, entretenues ou restaurées par les fidèles, souvent par les communes, et, toujours, notoirement desservies par des prêtres de mon diocèse. Je ne puis, même momentanément, enlever à des populations rurales, éloignées du centre paroissial, la possibilité d’accomplir leurs devoirs religieux.

“ La seconde circulaire me fait connaître “ que les prédicateurs congréganistes doivent être absolument écartés du nombre de ceux auxquels je puis avoir recours ”.

“ Je ne puis, monsieur le président du conseil, reconnaître à aucun pouvoir civil le droit de me désigner ou de m’interdire le choix des prédicateurs qui donneront dans les églises de ma juridiction, et sous ma responsabilité, l’enseignement religieux aux fidèles qui me sont confiés. Dans les circonstances présentes, en particulier, je dois

revendiquer pleinement ma liberté et les droits de ma juridiction épiscopale pour l'exercice du ministère de la prédication par des prêtres que les récentes décisions du gouvernement ont arrachés à la vie religieuse et que leurs épreuves rendent plus dignes encore de ma sympathie.

“ Veuillez agréer, etc.,

“ † B.-M. card. LANGENIEUX,

“ Archevêque de Reims.”

La plupart des évêques ont adressé au ministre des réponses également vigoureuses. Mentionnons spécialement celle de l'intrépide évêque de Nancy, Mgr Turinaz. Après avoir démontré l'inanité et l'iniquité des prétentions ministérielles, il termine ainsi sa lettre ouverte à M. Combes :

“ Je déplore de telles mesures. Je les déplore non seulement parce qu'elles atteignent profondément les droits et les libertés catholiques, mais je les déplore dans leurs conséquences inévitables sur le sort et l'avenir de notre pays. Ce pays a soif de sécurité, de paix, de liberté.

“ Je crains moins pour l'Eglise que pour ceux qui s'acharnent contre elle. Je vous écris le jour de Pâques. Bientôt, comme il y a dix-neuf siècles, le Christ renversera la pierre de vos législations; il a brisé le sceau de la synagogue, il brisera le sceau de la franc-maçonnerie, il jettera à terre ses gardiens épouvantés, il ressuscitera pour ne plus mourir. Sur la tombe de ceux qui croiront l'avoir vaincu, nous chanterons encore, selon la parole de Lacordaire “ le *De profundis* et l'*Alleluia* qui ne passent jamais ”.

“ Agréez, monsieur le président du conseil, l'assurance de mes sentiments respectueux.”

Pendant que M. Combes s'évertue vainement à faire des évêques les collaborateurs candides de son arbitraire, il se voit obligé de mettre en mouvement la force publique pour assiéger les couvents et expulser les moines. En

beaucoup d'endroits les populations se sont soulevées. Partout règne la plus vive agitation. On sent qu'un coup fatal est porté à la prospérité publique et à la paix sociale, à l'équité et à la liberté.

* * *

Le séminaire de Nicolet doit célébrer le 10 juin prochain le centième anniversaire de sa fondation. Centenaire! C'est un titre vénérable et glorieux pour une maison d'éducation, surtout dans un jeune pays comme le nôtre. Et ce titre, le séminaire de Nicolet pourra le porter avec une fierté légitime; car, durant le siècle qui vient de s'écouler, il a accompli de grandes choses pour la religion et la patrie. A une époque où notre nationalité, où nos libertés religieuses et politiques étaient menacées, il nous a donné de nombreuses générations de prêtres pieux et éclairés, de laïques instruits et armés pour les combats de la vie publique. Des prélats illustres, des hommes politiques éminents, des savants et des écrivains distingués sont sortis de son sein, et lui forment une couronne d'honneur.

Le supérieur de Nicolet, M. l'abbé Douville, a pensé avec raison qu'il convenait, à l'occasion d'un si mémorable anniversaire, de rappeler dans une œuvre historique les origines, les développements, les épreuves et les succès de cette belle institution. Les deux volumes de l' "Histoire du Collège-Séminaire de Nicolet," qu'il vient de publier, seront accueillis avec joie, non seulement par les anciens élèves de cette maison, mais aussi par tous ceux qui s'intéressent au progrès intellectuel de leur pays.

Le nom d'un humble curé de campagne et d'un grand évêque brillent au frontispice de ce livre. M. l'abbé Brassard, curé de Nicolet, et Mgr Plessis, évêque de Québec, voilà les deux fondateurs de Nicolet. Au premier l'honneur d'avoir jeté en terre la semence; au second la gloire de l'avoir arrosée, protégée, de l'avoir fait grandir et fruc-

tifier par ses soins vigilants et son dévouement inlassable. Comme beaucoup de grandes œuvres, le collège de Nicolet est né dans l'obscurité, dans la faiblesse, dans le dénûment. C'est ce que fait ressortir l'auteur, après avoir montré combien précaire paraissait tout d'abord la fondation nouvelle: "Tel fut, dit-il, le début, bien humble, et on pourrait même dire assez risqué, du séminaire de Nicolet, qui compte vaillamment aujourd'hui son siècle d'existence. Une simple école paroissiale, à laquelle vint se joindre une classe latine d'une vingtaine d'élèves, sous la direction d'un séminariste sous-diacre, dans une maison de 40 pieds et à un seul étage, sans autre ressource qu'une maigre pension de 36 piastres payée par chaque écolier et un subside de 8 piastres par élève latiniste fourni par la caisse ecclésiastique; voilà la première origine de cette institution."

Rien de plus attachant que de suivre, dans le récit de M. Douville, la croissance de cette œuvre si faible au début. En dépit de tous les obstacles, de tous les revers, sous la forte impulsion de Mgr Plessis, on la voit grandir et prendre de l'essor. Des apôtres et des éducateurs remarquables viennent lui apporter leur concours et lui consacrer la flamme de leur zèle et la fleur de leur intelligence. Voici M. Raimbault, voici M. Léprohon, voici MM. Désaulniers, Ferland, Caron, Laffèche, Maurault, pour ne parler que des disparus. Cette succession d'hommes éminents assure le succès de l'institution, et l'entoure d'un éclatant prestige, noblement maintenu par les hommes dévoués qui la dirigent aujourd'hui.

En parcourant ces pages, écrites d'un style facile, élégant et parfaitement approprié au sujet, on se sent pénétré d'une émotion salutaire et d'une généreuse fierté. Voilà donc ce qu'ont fait pour leur pays, pour notre chère patrie catholique et française ceux qui nous ont précédés dans la carrière. Noble exemple, enseignement précieux! A nous

de marcher sur les traces de ces devanciers glorieux, et de ne rien négliger pour conserver, développer, fortifier et perfectionner l'œuvre nationale qu'ils ont accomplie.

En publiant son histoire du Séminaire de Nicolet, M. le chanoine Douville a fait un beau livre et une bonne action (1). Et, en même temps, il a élevé à la gloire de l'illustre maison à laquelle il a consacré sa vie, un monument non moins durable que le monument de granit dont la gratitude des anciens élèves va faire hommage à l'*Alma Mater*.

(1) Ajoutons que ces deux volumes de 450 à 500 pages chacun, ont été admirablement édités par la librairie Beauchemin, où l'on peut se les procurer.

Thomas Chapais.

Québec, 20 mai 1903.

